

C A H I E R  
B

Disques Page B 3  
Vitrine du disque Page B 3  
Cinéma page B 4  
Théâtre Page B 7  
À Québec Page B 8  
Médias B 9  
Disques classiques Page B 10

D A N S E



## Expérimentation et création

*La folie gestuelle de José Navas prend corps dans un nouveau spectacle*

Pour son nouveau passage à l'Agora de la danse du 15 au 26 septembre, puis au complexe Méduse à Québec du 15 au 17 octobre, José Navas a imaginé un programme où simplicité et étrangeté se côtoient et se rencontrent constamment. Une série de spectacles assurés par le plus talentueux des chorégraphes de sa génération, en guise d'ouverture de la saison 1998-1999.

ANDRÉE MARTIN

Plus d'une fois j'ai écrit à propos de José Navas. Normal. Sa danse, sa folie gestuelle et ses qualités indéniables d'interprète en font actuellement une des figures dominantes de la chorégraphie québécoise et canadienne. Le public, comme la plupart des critiques, est souvent demeuré étonné, médusé, devant les expériences gestuelles et dramatiques de l'artiste et de ses collaborateurs. Aussi, ce n'est pas le fait du hasard si, lors de son passage au festival Danse Canada, en juin dernier, il a obtenu un succès sans équivoque; de quoi faire des envieux chez n'importe quel jeune artiste à travers le pays.

En chorégraphe osé et surprenant, José Navas n'a donc pas fini de faire parler de lui. Avec quatre projets de création d'ici le prochain millénaire, son nom, et celui de sa compagnie Flak, vont vraisemblablement apparaître plus d'une fois au programme des prochaines saisons.

«Lorsque j'ai terminé le festival Danse Canada, j'ai tout de suite voulu tomber dans un autre projet, au lieu de me contenter de ce succès et de tourner avec le spectacle pendant deux ans. Il est important pour moi d'entreprendre une nouvelle création, d'avoir un nouveau défi et de rester toujours dans l'expérimentation. Cette année, nous avons changé beaucoup de choses dans la structure de la compagnie. Au-delà du fait que nous devenons plus indépendants en termes administratifs, il est clair que nous allons dorénavant fonctionner par projet. Ce qui m'intéresse, c'est de travailler avec des collaborateurs, des personnalités, des gens qui sont créatifs, au lieu d'avoir une compagnie fixe.»

### Forte équipe

Le nouveau passage de Navas et de sa compagnie Flak s'annonce comme une soirée incontournable. Installé au studio de l'Agora de la danse pendant 15 jours, soit du 15 au 26 septembre prochain, l'artiste présente un programme triple: *Abstraction*, une création sur la musique tendre de Chopin, *One Night Only 3/3*, une œuvre nocturne sur les travers de l'être humain (en première montréalaise) ainsi que *Bosquejo*, un solo proprement déroutant.

VOIR PAGE B 2:  
EXPÉRIMENTATION

# LES ARTS

## Les oranges sont rouvertes

Le TNM ressort **LES ORANGES SONT VERTES** des boules à mythes. Pour faire revivre, ici et maintenant, le théâtre de l'impossible de Claude Gauvreau. Dès le 15 septembre.

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

L'an mil neuf cent quarante-huit. Une année faste. Gratien Gélinas crée alors son *Ti-Coq* et marque d'une première pierre blanche l'histoire du théâtre québécois. Mercedes Palomino fonde pour sa compagnie le Théâtre du Rideau Vert, où, vingt ans plus tard, allaient prendre vie *Les Belles-Sœurs*, avec le retentissement que l'on sait. Et puis, cette année-là, cette année phare, Paul Emile Borduas et ses jeunes amis automatistes publient leur manifeste, *Refus global*, devenu comme ces autres événements un point de référence incontournable de la modernité artistique québécoise.

Claude Gauvreau, né en 1925, est cosignataire du brûlot. Trois de ses «objets dramatiques», de la série des *Entrailles*, y sont même annexés. L'année précédente, il a porté à la scène un de ces objets, intitulé *Bien-être*, en donnant la réplique à sa muse, Muriel Guilbault. Le suicide de la comédienne, en 1952, l'affecte terriblement. Gauvreau doit être interné à plusieurs reprises. Mais jusqu'à sa propre mort tragique, en juillet 1971, il continue de défendre l'art radicalement nouveau avec un engagement intrinsèque.

Pour ce demi-frère du criminel et du dément, la poésie ou le théâtre, comme la peinture, doivent permettre un dépassement de la perception et de la matière. Sa parole est une épreuve de destruction et de reconstruction, une œuvre au noir, une plongée nocturne dans l'au-delà de la conscience.

VOIR PAGE B 2: ORANGES

PHOTO JACQUES NADEAU

C A H I E R  
SPÉCIAL Publié le samedi 26 septembre 1998

Journées de la  
*culture*

Tombée publicitaire le vendredi 18 septembre 1998

LE DEVOIR

LES ARTS

EXPÉRIMENTATION

Solitude

SUITE DE LA PAGE B 1

Malgré l'intérêt des trois œuvres de cette soirée, *One Night Only 3/3* constitue sans aucun doute l'une des pièces de résistance. Ce trio, interprété par Navas lui-même et ses collaboratrices de premier ordre, les chorégraphes et danseuses Dominique Porte et Estelle Clareton, fait incontestablement partie des œuvres les plus intéressantes qu'il nous sera donné de voir cet automne.

Fruit d'un échange de talents, troisième pièce d'une trilogie, *One Night Only 3/3* joue sur plusieurs tableaux. Entre l'ambiguïté sexuelle, le travestissement, l'exhibition et la mise en suspension du statut du spectateur — ici, on ne sait parfois plus très bien si on est un simple observateur, un voyeur, ou un acteur de cet étrange spectacle — ce trio nous donne l'embarras du choix dans l'interprétation.

Il faut dire que les collaborateurs de Navas, pour la danse comme pour la musique (Laurent Maslé), l'éclairage (Axel Morgenthaler) et les costumes (Liz Vandal), ont eu suffisamment de place pour y mettre un partie de leur énergie créatrice.

«Il est important de placer les collaborateurs au même niveau que moi dans le processus de création. C'est sûr qu'à un moment donné, on a besoin d'une direction, tant pour l'aspect visuel que pour l'aspect chorégraphique. Mais chacun a la responsabilité de son matériel créatif. Dans ce cas-ci, par exemple, Laurent Maslé devait produire une musique qui fonctionne toute seule, sans la chorégraphie. De la même manière, Liz Vandal devait créer des costumes qui soient logiques, au-delà de la danse. La chorégraphie devait, elle aussi, fonctionner toute seule, sans éclairages, sans costumes, sans accessoires.»

Un tel travail ne peut être rendu possible sans un investissement personnel et une grande autonomie de la part des collaborateurs. Mais, à en croire les œuvres de Navas, l'aventure est possible et donne des résultats particulièrement probants. *Luna Lie-*



One Night Only 3/3, de la Compagnie Flak.

CYLLA VON TIEDEMANN

na (1996), *Sterile Fields* (1996) et même *Bosquejo* (1997), présentées en Mars 1997 à l'Agora de la danse et toutes trois créées à partir d'un principe similaire, demeuraient d'une grande profondeur dramatique, d'une inventivité tous azimuts et d'une force d'évocation incroyable.

Abstraction, la dernière création de Navas, demeure quant à elle une énigme. Encore ici, le projet a des allures de défi et d'expérimentation; deux termes qui reviennent souvent dans les discours du chorégraphe.

«Le défi premier, c'était de faire une pièce sans argent. Ça ramène la création à la simplicité et à l'essentiel: le mouvement, l'espace, le public, la chorégraphie, la structure. J'ai l'impression qu'Abstraction, c'est le début d'une nouvelle étape, comme l'ont été *Sterile Fields* et *Celestiales* à un moment donné.»

Autant Navas sait complexifier les choses dans ses œuvres, en y ajoutant différents accessoires, beaucoup d'effets d'éclairage, etc., autant il a cette

capacité de faire table rase pour revenir aux sources de toute chorégraphie. Pour sa nouvelle expérience de création, il a choisi de plonger au cœur de la solitude, et de positionner la musique de Chopin comme unique compagnon de voyage.

«Je traverse actuellement une période de ma vie où je reconnais la solitude, et je pense que c'est la première fois. Je me sens bien avec la solitude, mais j'avoue aussi que je me sens mal avec elle parfois. Abstraction, c'est la reconnaissance de la solitude et de la simplicité. C'est très personnel comme pièce. Auparavant, j'ai toujours réussi à dévier de cet aspect personnel, et à faire quelque chose de plus abstrait par rapport à ce que je suis. Mon défi ici, c'est d'être très personnel avec mon solo. Vivre sur scène ce que j'ai à vivre. Ne pas avoir peur d'être personnel, et même lyrique.» Si l'artiste a choisi d'utiliser ce qu'il y a dans sa vie pour faire une pièce solo, il a cependant, et peut-être même ironiquement, décidé d'intituler cette création *Abstraction*. Ainsi, malgré son désir de changer constamment les règles du jeu, le chorégraphe d'origine vénézuélienne conserve-t-il toujours une manière bien à lui de faire subsister l'énigme, bien au-delà des mots et de la danse.

ORANGES

Règlement de compte

SUITE DE LA PAGE B 1

Et quand ses œuvres atteignent la limite de leur possibilité, le langage lui-même est mis en charpie par la langue explorée, avec ses mots inventés, ses notes, ses sons, ses révélations sonores, ses cris, ses «brèves de mots abstraits connus, modelés dans une intrépide sarabande inconsciente», comme il l'explique lui-même. À l'école de cette poésie, on n'écrit pas, on crie. Et dans ce théâtre, on se bat, avec des pièces aux titres programmatiques, de *La Charge de l'original épormyable* aux *Oranges sont vertes*.

À sa création, le soir du 13 janvier 1972, dans la grande salle de la Place des Arts, où logeait alors le Théâtre du Nouveau Monde (TNM), cette pièce surréaliste et explorée avait sonné le public et la critique, un peu comme les réalistes et jousalantes *Belles-Sœurs*, quatre ans plus tôt. Et maintenant, 26 ans plus tard et surtout un demi-siècle après *Refus global*, le grand théâtre institutionnel et pourtant avant-gardiste retente le jeu, rouvre *Les oranges...*, les sort des boules à... mythes.

«Le TNM a d'abord songé célébrer le 25<sup>e</sup> de la création, en 1997, et a alors engagé des négociations avec le Théâtre de Quat'Sous, qui voulait aussi s'y attaquer, dans la foulée du succès obtenu avec la reprise de *La Charge de l'original épormyable*», explique la directrice de l'institution, Lorraine Pintel, qui mettra elle-même en scène *Les oranges sont vertes*. «Finalement, le cinquantenaire du manifeste nous a donné l'impulsion nécessaire pour oser se frotter à cet univers franchement dangereux.» En même temps, la Madame Louis XIV de ce Nouveau Monde prévient qu'il serait réducteur de ne se concentrer que sur ce seul élément commémoratif. Pour elle, le contexte de production importe moins que le texte de la création.

«C'est une œuvre qui dépasse largement l'actualité, poursuit-elle, une œuvre d'une forte universalité, dans les thèmes, les situations et la langue. Gauvreau fait partie des grands classiques québécois, au même titre que Tremblay, Ducharme ou Dubé. C'est d'abord et avant tout pour ça qu'on le rejoue au TNM et qu'on le relira sans doute encore dans plusieurs décennies.»

La jeune Lorraine Pintel a vu la première version alors qu'elle terminait

sa formation au Conservatoire. La professeure Monique Lepage, compagne de Pierre Gauvreau, peintre, réalisateur, scénariste et frère du poète-dramaturge, y initiait les apprentis comédiens à l'œuvre de son beau-frère. «C'était un théâtre inaccessible pour nous, se rappelle-t-elle. On baignait dans les classiques et dans un certain naturalisme. La nouvelle du suicide, ou enfin, de la mort abrupte de Gauvreau s'est répandue, puis le TNM a créé l'événement avec sa création. C'était un must d'y assister.»

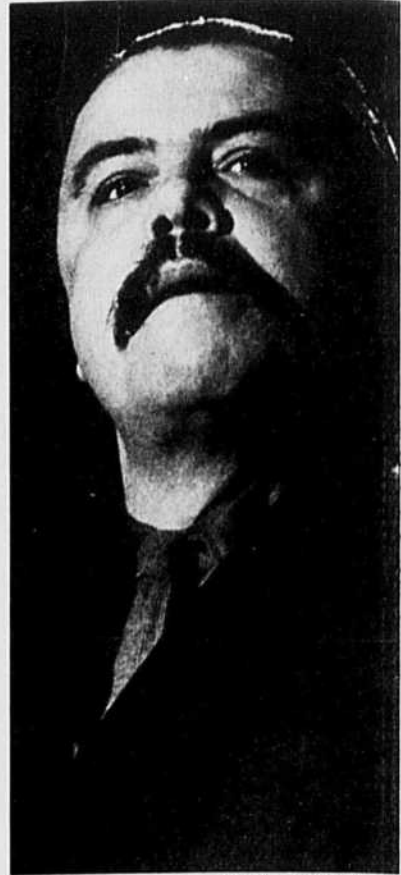
Pour y voir quoi? La pièce avait été écrite à la fin des années cinquante, puis retravaillée pendant une bonne dizaine d'années. Il y est question d'un poète, Yvirnig, qui incarne l'idéal de la révolution totale. Des peintres se réunissent autour de lui. Leur «égrégor», leur petit groupe atypique entreprend de refonder le monde. Mais quand son amante se suicide, Yvirnig perd la raison. Ses amis l'abandonnent peu à peu et le trahissent doublement en multipliant les compromis avec l'établissement conservateur. Le jeu de massacre atteint son apogée quand les artistes décident de troquer le pinceau pour le fusil pour éliminer le génant génie.

Même si Gauvreau a puisé son inspiration dans ses difficiles relations avec ses anciens compagnons d'armes automatistes, Pintel, comme plusieurs autres exégètes, refuse de réduire *Les oranges sont vertes* à un simple règlement de comptes. Elle ne veut pas non plus en faire un «docu-drama», comme elle le dit, alors qu'en 1972, le comédien Roger Baly s'était transformé en clone du poète, avec grosse moustache et tout et tout.

Un théâtre haut-parleur

Cette fois, Lorraine Pintel a confié le rôle d'Yvirnig à Pierre Lebeau, qui jouera en compagnie de Marie-Françoise Marcotte, Pascale Montpetit, Pierre Colin, Daniel Brière, André Lachapelle, Marc Béland et une dizaine d'autres grosses cothurnes. «J'ai essayé le plus possible de m'éloigner de toute mythologie entourant Gauvreau, les automatistes, les poètes maudits, et j'ai même abordé Gauvreau comme si c'était un auteur espagnol ou allemand», dit le colosse des planches, à la voix de bronze, au physique imposant, qui joue d'ailleurs dans *Le Volcan tranquille*, le téléroman de Pierre Gauvreau sur cette époque de l'après-guerre, celle de *Refus global*. «Je tente autant que possible de jouer avec un mélange de force et de fragilité. Ces deux pôles sont en moi. [...] Les personnages, pour moi, ce sont d'abord des impressions que j'essaie de transmettre au public. Dans ce cas, il est question d'un être qui s'écroule en constatant la compromission qui l'entoure. Le milieu des artistes décrit là est un microcosme de notre société.»

À la création, il y a un quart de siècle, alors que les effets de la Révolution tranquille se faisaient encore diablement sentir, plusieurs commentateurs avaient reproché à Gauvreau ses obsessions anticléricales, héritage d'une enfance plongée dans l'eau bénite et la Grande Noireur. La nudité des comédiens et certaines répliques licencieuses avaient également dérangé. Comment réagira la salle, maintenant que Dieu a été euthanasié et que les curés agonisent dans les hos-



Claude Gauvreau

ARCHIVES LE DEVOIR

pieces? Comment pourrait-on choquer une société abonnée à MusiquePlus et gavée de pub de mode, même avec cette affiche surréaliste du TNM où se croisent un crucifix et une bouche ouverte sur un joli corps de jeune femme nue?

Pierre Lebeau mise plutôt sur le langage exploré pour surprendre le public. «C'est dans une autre langue, mais Racine aussi demande des efforts.» En même temps, il souligne l'immense paradoxe de la pièce d'un athée aux dimensions profondément religieuses. «C'est presque l'idée de Jésus trahi par Judas. La recherche d'absolu d'Yvirnig tient de la foi. Pour lui, l'art est un univers magique, transcendant, un monde de pureté.»

La metteuse en scène veut puiser dans cette matière un commentaire baroque sur la place de l'artiste dans la société et les menaces qui pèsent encore et toujours sur l'art.

«Gauvreau parle à un moment où avoir une cause avait encore du sens, commente finalement Lorraine Pintel, prolige comme toujours. Il met en scène sa propre mort, il montre sa propre déchéance causée par les bien-pensants, le conformisme environnant, la bonne morale. L'effritement de cette cause, menacée par l'individualisme ou la commercialisation notamment, pose un nouveau problème que tout artiste doit affronter. Mais *Les oranges* sont vertes, c'est encore plus. C'est un théâtre haut-parleur, où des voix claquent un propos, mettent en valeur une poésie, en ayant à cœur de réveiller une société endormie sous le conformisme, la langue de bois. C'est aussi un regard posé sur l'Homme dans toute sa force et sa faiblesse, l'Homme aux prises avec des problèmes d'existence, de conscience, d'errance amoureuse, de déséquilibres intérieurs et de nouvelles censures.»

C'est 1948 et c'est 1998. C'est la Grande et la petite noireur. C'est le pari tenu de faire revivre, ici et maintenant, ce théâtre de l'impossible.

Le Compagnie de Poésie Belge présente en collaboration avec le Théâtre Denise Pelletier

## LE PENDU VOUS SALUE BIEN

ou François de Montcorbier, dit François Villon

Texte : Marc Gooris

Mise en scène : Jean-Pierre Laruche

Scénographie et éclairage : Stéphane Kaufeler

Avec Marc Gooris

Dorothee Jean-François Lambinon Warmoes

REPRISE L'ÉTRANGER DE CAMUS

SUPPLÉMENTAIRES les 8, 9 et 10 octobre, 20h30

Les pieds en enfer, la guêpe au ciel, tel était le poète François Villon

Du 9 au 26 septembre, 20h30 (du mardi au samedi)

BILLETS 514 790-1245 1 800 361-4595

353, rue Saint-Catherine Est, Montréal

Paragraphe ou Van, autobus 34 Pie IX, autobus 139

## Grossière indécence

(Les trois procès d'Oscar Wilde)

théâtre du rideau vert

TRADUCTION : RENÉ-DANIEL DUBOIS

MISE EN SCÈNE : RENÉ RICHARD CYR

MOISÉS KAUFMAN

Du 22 septembre au 17 octobre 1998

RÉSERVATIONS : (514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

SERVICE DE GARDERIE LE SAMEDI ET LE DIMANCHE EN MATINÉE, SUR RÉSERVATION SEULEMENT.

DENIS BERNARD HENRI CHASSÉ NORMAND D'AMOUR STÉPHANE GAGNON CLAUDE PRÉGENT BOBBY BESHRO SYLVAIN BÉLANGER JOCELYN BLANCHARD CLERMONT JOLICOEUR

La Presse PUBLISCOPE SPEXEL TVR Omni

LE CARRÉ DES LOMBES présente en collaboration avec L'USINE C

## Discordantia

CHORÉGRAPHIE DE DANIELE DESNOYERS

«Une création pour six superbes danseurs (... ) d'une indéniable force» - Le Devoir

«Une danse intense et surprenante» - De Morgen, Belgique

«D'une grande beauté visuelle» - De Gentenaar, Belgique

avec Sophie Corriveau, Anne Le Beau, Jacques Moisan, Harold Rhéaume, Annie Roy et Catherine Tardif

Musique : Sofia Gubaidulina

Billets (514) 521-4493

ADMISSION 790-1245

En coproduction avec le Centre d'art Vooruit (Belgique) et le Centre national des Arts (Ottawa)

VOIR L'HEURE LE DEVOIR CIBC

Du 29 septembre au 24 octobre

### Les Fourberies de Scapin de Molière

Mise en scène : Joseph Saint-Gelais

Du 10 novembre au 5 décembre

### Maîtres anciens de Thomas Bernhard

Mise en scène et adaptation : Denis Marleau

Une création du Théâtre UBU

en coproduction avec le Théâtre français du CNA et le Festival de théâtre des Amériques.

Du 26 janvier au 20 février

### Des souris et des hommes de John Steinbeck

Mise en scène : Pierre Collin

Du 16 mars au 15 avril

### Lorenzaccio d'Alfred de Musset

Mise en scène : Claude Poissant

En coproduction avec le Théâtre français du CNA

un grand théâtre pour de grands textes

# SAISON

1998-1999

abonnez-vous... 253-8974

Demandez notre brochure de saison ou visitez notre site Internet www.denise-pelletier.qc.ca

François de Montcorbier, dit François Villon ou Le pendu vous salue bien L'Étranger (en reprise) Le Horla L'Arche de Noémie Chacun sa vérité Soirée Tchekhov Molière en direct Une livre de chair Les Zurbains, série III

SALE FRED BARRY une porte ouverte sur un théâtre à découvrir

## LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

## CLANDESTINO

Manu Chao  
(Virgin)

Autrefois chanteur de la mythique Mano Negra, Manu Chao était allé se faire voir ailleurs, après la fin des activités du célèbre collectif, précurseur des grands mélanges de la pop actuelle. Recourant des racines hispaniques, Chao invente un genre de musique alternative hispanophone (et francophone, anglophone et lusophone, au second plan), au contenu politique (au sens large) et aux rythmiques chaleureuses.

Ambitieux, le parcours nous amène d'un retour ludique sur l'ère de la Mano (*Bongo Bong*, rappel du célèbre *King of Bongo*) aux frontières du Chiapas (avec un grand *Salud!* Aux zapatistes), en passant par un voyage froidement colérique au royaume du mensonge (*Mentira*). Et la clef de la réussite, outre le maniement raffiné des guitares, basse et échantillonnages légers) reste celle qui permettait à la Mano de bien vivre, autrefois: voilà des gens qui ne se prennent pas la tête, ne se gonflent pas d'air chaud, gardent les pieds sur la terre où ils usent leurs chaussures. À l'écoute de ce *Clandestino*, on se prend à transposer une expression connue: heureux qui comme Manu, a fait un beau voyage. Et heureux ceux qui font le beau voyage avec lui.

Rémy Charest



## WHITECHOCOLATE-SPACEEGG

Liz Phair  
(Matador/EMI)

Il y a cinq ans, Liz Phair débarquait presque malgré elle sur la scène rock américaine avec *Exile in Guyville*, un premier disque d'une intelligence rare, au propos sans détour, mais enregistré timidement dans le grenier de la maison familiale. Cette année, à la veille de son troisième album *Whitechocolatespaceegg*, la chanteuse de Chicago était une vedette de Lilith Fair: une indication de sa progression, parallèle à celle du rock féminin dans l'industrie du disque.

La progression n'est toutefois pas que circonstancielle. Après un deuxième album, *Whip-Smart*, où elle semblait aux prises avec l'apprentissage du studio à grande échelle et de la production professionnelle, Phair revient avec un album remarquablement maîtrisé sur le plan sonore, bourré de chansons qui font taper du pied (comme la pièce titre) et de mélodies travaillées et étonnamment accrocheuses (*Fantazise*, *Uncle Alvarez*). Et si le propos n'a pas l'urgence d'un *Guyville* au mélange de confession et de revendication, il garde une inventivité et une fraîcheur (sur *Polyester Bride*, notamment) nettement supérieure à la moyenne.

Le passage anecdotique, sur une chanson, des musiciens de R.E.M., à l'invitation de leur producteur Scott Litt, n'est justement qu'anecdotique: Liz Phair est une grande fille et elle se débrouille très bien toute seule.

R. C.



## LAGOA

Boy Gé Mendes  
(Lusafrica/BMG)

Si on vous dit Cap Vert, vous répondrez probablement Césaria Evora. Pour être juste, il faudrait également répondre Gérard «Boy Gé» Mendes, Cap-Verdien ayant grandi au Sénégal et faisant carrière (comme tout le monde, serait-on tenté de dire) en France.

Porteur de la saudade, cette mélancolie particulière à la culture lusophone, et maniant avec souplesse les guitares réveuses qu'on a découvertes chez Evora, Mendes y ajoute, grâce à ses pérégrinations afro-européennes, un sens du rythme fortement influencé par le Sénégal et un sens du métissage qui permet au Brésil et aux influences occidentales viennent mettre un grain de sel ap-

précié dans la recette. Le résultat est superbe, surprenant et charmeur. Avec *Lagoa*, la pièce-titre, on pense plus à Peter Gabriel (la pièce *In Your Eyes*, par exemple) qu'à un folklore des îles. Mais avec *Nha Tchona* ou *Joia*, on est bel et bien au Cap Vert, le regard tournant vers un côté ou l'autre de l'océan. Moderne mais bien ancré dans ses traditions, capverdien ouvert sur le monde, Boy Gé Mendes montre ce que peut être la musique du monde quand elle sait se jouer des frontières.

R. C.

## BLENDER

The Murmurs  
MCA (Universal)

Quand votre communiqué de presse est signé Pamela DesBarres, l'ultime groupe de l'histoire du rock (*I'm With The Band*, son livre de confessions, est légendaire), c'est que vous n'êtes plus exactement un secret que l'on chuchote. Fini le temps où Heather Grody et Leisha Hailey devaient s'égosiller pour couvrir le ramdam du métré new-yorkais: les Murmurs se font désormais entendre de loin. Comme Mary Lou Lord, reine du métré de Boston, les Murmurs ont fait surface, ratissés les coffee-houses jusqu'à ce qu'on les remarque, enregistré un premier disque pour le compte d'un label indépendant, puis rejoint une multinationale. *Blender*, leur troisième disque chez MCA, devrait les consacrer, et pas seulement à cause de leurs notables appuis.

Si kd lang a en effet réalisé quatre titres, Matthew Wilder (du groupe No Doubt) la plupart des autres, et que les anciennes Go-Go's Jane Wiedlin et Charlotte Coffey (leurs idoles) ont collaboré à l'écriture de *Smash*, c'est la force de l'ensemble qui convainc. C'est que leur sorte de pop-folk-rock, bouquets d'harmonies délicates et de refrains plus légers que l'air (*La Di Da, Don't Lie*), très redevable des Bangles, Go-Go's, Bananarama et autres groupes de filles néo-sixties des années 80, ne manque pas de profondeur: plusieurs titres, les *Misfit*, *Genius*, et surtout l'explicite *Sucker Upper*, exaltent juste assez vigoureusement la différence, la marginalité, le libre arbitre. C'est toujours joliment pop, mais jamais facile. Prêtez l'oreille: les Murmurs sont mûres.

Sylvain Cormier

## CRUEL YET FAIR

Hard Rubber Orchestra  
Disques Victo

Un big band élastique, fallait y penser! Le trompettiste et compositeur néerlandais John Korsrud, qui vit maintenant à Vancouver, dirige ses propres compositions interprétées par la vingtaine de musiciens du HRO sur ce qui s'avère être leur premier DC. L'orchestre était au Festival de musique actuelle de Victoriaville en mai dernier et en a impressionné plus d'un. L'élasticité du compositeur donne en quelque sorte aux musiciens une matière dense à interpréter et à triturer au bon vouloir de leurs talents d'improvisateurs.

Les cuivres dominent, gonflant et se superposant en des phrases répétitives. Pouvant paraître redondante, la stratégie crée plutôt suspense et explosions sonores. Un souffle indéfinissable parcourt cet album pour oreilles curieuses. Si vous aimez la musique de big band et voulez savoir comment font des virtuoses pour la faire transcender le bebop, le funk et les rythmes latins. Ce n'est pas le clan Panneton, mais ça démontre! Que Lawrence Welk se le dise pour dit.

Mario Cloutier

# Desjardins, tout seul, tout nu

## Le nouveau disque de Richard Desjardins, Boom Boom, est branché sur ses premières racines

Enfin, nous y voilà. Le temps de la suite de l'œuvre est arrivé. Plus de huit ans après *Tu m'aimes-tu*, voilà *Boom Boom*. Revoilà Richard Desjardins tel qu'une centaine de milliers de Québécois l'ont embrassé en 1990 et désespéraient de le retrouver depuis. Le Desjardins de base. Le Desjardins à l'état brut, guitare en joue, piano au bout des doigts, avec des mots plein la gueule de canon. Le seul vrai grand poète chansonnier de chez nous après Vigneault et Félix (et Plume). Celui qui importe.

SYLVAIN CORMIER

Méchante commande. Maudites grosses attentes. Desjardins, pas fou, nous a vus venir de loin avec nos gros sabots et notre statue de légende vivante en plastique gonflable à son effigie. Alors, il a attendu son heure et fait rien qu'à sa tête (dure, la tête, plus dure que le roc de la mine à Rouyn). Sans nous demander notre avis, il s'est occupé en toute fidélité des chansons qui n'avaient pas eu leur chance (celles de l'album *Les Derniers Humains* de 1988, relancé en 1992), puis il a couché sur disque celles qui étaient confinées à ses spectacles (*Richard Desjardins au Club Soda*, paru en 1993), et rempli la promesse faite aux gars d'Abbittibi de raviver le groupe une fois la carrière solo bien enclenchée, reprenant là où le confidentiel album *Boomtown Café* de 1981 avait laissé par un nouvel album en studio (*Chaude était la nuit*, en 1994), puis bouclant la boucle avec le document-témoignage de leur longue tournée (*Abbittibi Live*, en 1996). De sorte que c'est maintenant, et seulement maintenant, qu'il se pointe tout seul et tout nu avec un lot de nouvelles chansons.

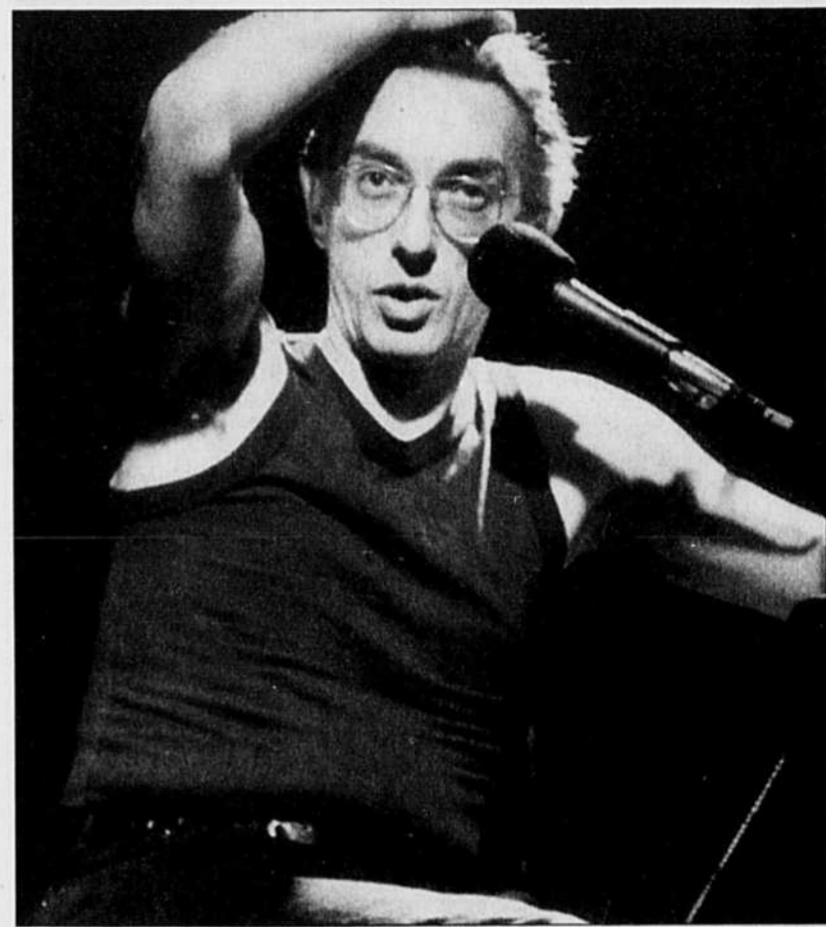
*Boom Boom*, donc. *Boom Boom* comme cœur qui bat. *Boom Boom* comme bombe qui saute. Tout Desjardins résumé en deux mots. Pas gêné, le bon gars a créé *Boom Boom* sur les lieux de l'enregistrement de *Tu m'aimes-tu*, pour être bien certain qu'il toisait nos attentes, si démesurées soient-elles, dans le blanc des yeux: c'est encore le piano Fazioli de la chapelle du Bon Pasteur qui a été réquisitionné. Sacré frondeur, il est allé se planter exactement là où on l'attendait, au beau milieu du chemin qu'il lui-même tracé. J'assume tout, semble-t-il nous signifier.

Grand poète? *No problem*. À nous d'assumer les chansons. C'est là que lui nous attend, aussi exigeant pour le public que pour lui-même, ne nous facilitant jamais la tâche, ne nous mâchant pas les mots.

## Le prix d'entrée

Dès *Senorita*, la première chanson de l'album, on accuse le coup. Arpèges complexes à la guitare, contexte hispanique rappelant *Le Prix de l'or*, l'air est superbe, le texte charnel, mais certainement pas d'accès aussi aisé que *Tu m'aimes-tu*, la chanson d'intro de l'album du même nom. Au deuxième titre, *La maison est ouverte*, une chanson dense, difficile, presque indigeste d'images fortes et de symboles riches, on est fixé: cet album a un prix d'entrée. Desjardins nous donne ce qu'on veut, le piano, la guitare, la voix, les mots, mais veut qu'on les mérite. Et décourage d'emblée les touristes venus entendre le grand poète. Comme *Les Derniers Humains*, *Boom Boom* est un disque qui ne s'offre pas au premier venu.

*Boom Boom* est un disque de continuité, où Desjardins enfonce ses clous, remet les points sur ses i, réitère ses appels aux armes, revisite ses territoires. Dans *Première Position* (l'un des deux textes de Michel X Côte), le revoilà sur «la Principale Nord» d'une ville de région, peut-être Rouyn, constatant les dégâts: «Une colère lente roule sans bruit / sur la Principale Nord. / Le fusil brûle encore. / Personne ne sait ce qui arrive, / si le sang rougit la terre / on s'il s'en va aux archives.» Dans la poignante *Sören*, le revoilà à la limite de l'anecdote personnelle, à l'aréna, à la mine, se rappelant avec le vieux copain Jimmy une fille dont ils étaient tous deux épris, partie avec un Anglais de la compagnie aux États: «Sur mon cœur de bois / je gossais des bombes...» Le revoilà dans la chambre, *L'Effet Lisa* lui marchant dessus comme la femme de *Lucky Lucky*: «T'es un rayon et moi je suis une craque.» Revoilà le loser désespérément amoureux de *Va-t'en pas*, devant la même femme sous un nouveau nom, *L'Engeôlière*: «Viens-t'en, va-t'en, viens-t'en! / Dévore-moi douce mante. / Où as-tu mis ton cœur? ramène l'homme qui doute, s'interrogeant sur sa propre sécheresse: «Où as-tu mis ton cœur? / À la loterie, chez tes copains de bruit? / Dans quel taxi?»



ARCHIVES LE DEVOIR

Richard Desjardins insiste, persiste et continue.

Entre ces chansons de cœur qui font *Boom Boom* en dedans, il y a autant de chansons-bombes qui font *Boom Boom* en explosant. Le brûlot Charcoal dresse la liste d'épicerie de l'Apocalypse: «L'an deux mille, / l'an deux mille cash / L'ADN, l'ADN, l'ADN of the world / Le cimetière, le cimetière-monde dret' dans l'dash / Y a-tu d'la vie sur terre?» *La Caissière populaire* (texte de Patrice Desbiens) est une violente révolte contre la machine («La caissière populaire relève sa robe / et me montre son guichet automatique.») et *Lomer*, l'hommage à François Villon que Desjardins chante depuis longtemps en spectacle, un portrait implacable de l'intolérance: «Alors qu'un jour dans le verger / nous nous aimions sous les olives / ils sont venus nous asperger / de haines lourdes et de chaux vive.»

Le tout sur des musiques à la Desjardins, c'est-à-dire la moitié des chansons données au piano, un piano capable de boogie-blues de bar d'hôtel (*Première Position*) comme de lyrisme classique (Sören) et de structures

ambitieuses (*La maison est ouverte*). C'est-à-dire aussi la moitié des chansons à la guitare, mais pas la guitare minimale et quasi western de *Quand j'aime une fois...* l'album se distingue par ses pickings délicats, ses accords recherchés et ses assauts de guitare-mitraillette (*Charcoal*). Il se peut d'ailleurs fort bien que vous vous attardiez plus longtemps aux musiques avant d'approcher les textes: les années de tournée avec Abbittibi ont aguéri le musicien Desjardins, et la réalisation de Pierre Duchesne est particulièrement soignée.

Le plus grand album du grand poète? Probablement pas. Ni vital comme *Les Derniers Humains* ni magnifique comme *Tu m'aimes-tu*, *Boom Boom* est le disque d'un Desjardins qui insiste, persiste, poursuit, appuie, continue. Un album valeureux, honnête et résolu. Un album qui dit: tu m'aimes, tu m'aimes plus, c'est le même prix.

## BOOM BOOM

Richard Desjardins  
Foukinic/BMG-Québec

desjardins  
BOOM BOOM

Nouvel album solo de Richard Desjardins

En vente dès le 15 septembre chez tous les disquaires

FOUKINIC BMG une maison unique inc. impréssion

# N.B.

À LA  
CHAÎNE CULTURELLE FM  
DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture



**HISTOIRES DE LUMIÈRE**, une captivante série d'après une idée originale de Myrille Bédard. À suivre du 13 septembre au 13 décembre aux **VOIX DU MONDE**, une émission de Claire Bourque.  
Dimanche à 10 h

**CONCERT AUX BEAUX-ARTS** en fête! Un concert de l'**ENSEMBLE ARION** souligne le 10<sup>e</sup> anniversaire de l'ouverture du Musée des beaux-arts d'Ottawa.  
Anim. Claude Lavoie  
Réal. André Massicotte  
Dimanche à 18 h 30

**FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE ACTUELLE DE VICTORIAVILLE 1998**: concert du **CHRIS BURN ENSEMBLE** au **NAVIRE "NIGHT"**, une émission d'Hélène Prévost.  
Dimanche à 21 h 30

**L'UNIVERSITÉ RADIOPHONIQUE** est de retour avec une première série sur **L'Histoire des sciences, de l'Antiquité jusqu'à nos jours**. Ces émissions sont le fruit d'un partenariat avec l'UQAM. Elles sont accessibles sur Internet à [www.unites.uqam.ca/FSM3000](http://www.unites.uqam.ca/FSM3000).  
Anim. et concept: Mario Proulx  
Du lundi au vendredi à 15 h

**RADIOFICTION EN DIRECT** de l'auditorium Le Carrefour, à Val-d'Or, dans **Le Regard delphique sur l'heure de Lou**, de **Marie Adam**. Interprètes: Marie-France Lambert, Benoît Gouin, Suzanne Bolduc et François Godin. Composition musicale et direction: Geneviève Paris.  
Musiciens: Dan Gigon, Benoît Sarrazin et Geneviève Paris.  
Réal. Line Meloche  
Lundi à 20 h

**L'OSQ** en direct du Grand Théâtre de Québec. Placé sous la direction de son nouveau chef, **YOAV TALMI**, l'orchestre jouera *l'Ouverture de La Forza del destino* de Verdi, la *Symphonie n° 3* de Beethoven et le *Concerto pour violon op. 64* de Mendelssohn. Soliste invité: **OLIVIER CHARLIER**.  
Anim. Denis Dion  
Réal. Chantal Bélisle  
Mercredi à 20 h

Faites connaissance avec **YOAV TALMI** lors d'une édition spéciale de **TOUT POUR LA MUSIQUE** en direct de Québec.  
Anim. Colette Mersy  
Réal. Michèle Patry  
Vendredi à 10 h 30

LES ARTS  
CINÉMA

# Lætitia Masson et la pureté disparue

Il y a deux ans, *En avoir (ou pas)*, un premier long métrage tout en finesse sur la quête de soi d'une jeune chômeuse en mal de travail et d'amour, l'avait propulsée parmi le groupe congru des cinéastes français de l'avenir. Avec *À vendre*, Lætitia Masson signe un polar psychologique musclé, racé et intense, porté par une réflexion qui fait écho à celle de son opus précédent.

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

Passée par Montréal au Festival des films du monde, où j'ai oublié de lui demander si ses parents aimaient Gainsbourg, Lætitia Masson, timide mais agréable jeune femme de 32 ans, parle avec un intérêt encore vif de son petit dernier, *À vendre*, remarqué sur La Croisette en mai dernier, où il participait à la section «Un certain regard» et qui connaît présentement un grand succès dans les salles françaises, où il a cumulé 115 000 entrées la première semaine.

Un score remarquable pour un film précédé d'une publicité somme toute modeste et dont on attribue le succès immédiat à la participation de Sandrine Kiberlain, qui tient le rôle principal de ce film-enquête sur une femme qui disparaît le jour de son mariage prévu avec un homme de 20 ans son aîné (Jean-François Stévenin), lequel charge un détective (Sergio Castellito) de la retrouver. Avec pour résultat un «cherchez la femme» moderne et vibrant, véritable portrait fragmenté de deux fuites parallèles.

«J'avais envie de faire le portrait d'une femme vue par le regard d'un homme et que chaque moment d'elle nous renvoie à un moment de lui. Il fallait donc une construction en parallèle et kaléidoscopique, dont le portrait final ne se verrait qu'à la fin. Du coup, j'ai choisi de ne pas suivre le cours de l'enquête concrète mais plutôt de suivre le fil de la pensée du détective. C'est comme une enquête mentale, et ce

qu'on voit d'elle est l'image qu'il compose dans sa tête.»

Ces deux personnages représentent ainsi le négatif et le positif d'un même personnage, d'un même questionnement un peu existentiel ancré dans une réalité brute montrée sans concessions, où la cinéaste reformule les réflexions qui animaient déjà dans son film précédent, à savoir: «comment vivre avec les autres et bien soimême quand on ne fait pas nécessairement partie des milieux privilégiés, qu'on a quelque chose à conquérir?»

C'est cette double notion de la recherche de soi et de la hiérarchie sociale qui intéresse la cinéaste et l'amène à revoir la notion d'argent — évoquée sans détour dans le titre —, notion qu'elle estime maladroitement liée au discours sur l'amour. Un discours que l'héroïne de son film révolutionne en réclamant de l'argent aux hommes qui désirent coucher avec elle. «C'est l'inverse de la prostitution parce que les prostituées annulent toute idée d'amour en faisant payer, alors qu'elle, au contraire, ne convoque que cette question-là. Pour elle, c'est une preuve d'amour. Elle pense qu'il faut des preuves d'amour et que l'argent en est une.»

### Contradictions

En France, Lætitia Masson observe que les femmes consentent à vivre en contradiction avec elles-mêmes parce qu'elles manifestent d'une part un désir d'indépendance et se font d'autre part complices de ce petit jeu de pouvoir dont l'argent est le métro-

nomme. «Les hommes invitent, payent et les femmes font comme si elles ne voyaient rien, comme si c'était naturel», constate la cinéaste, qui a voulu inverser cette proposition en présentant un personnage féminin qui, de façon peut-être inconsciente, exprime son désir en osant parler d'argent: «Le jeu du désir, du pouvoir, du plaisir, fait que l'amour n'est pas un sentiment au-dessus du commerce, au-dessus de l'échange.»

Le cinéma de Lætitia Masson traque dans la société d'aujourd'hui, dans les codes qui la régissent et les humains qui la fabriquent, les restes d'une pureté disparue: «Aujourd'hui, il n'y a plus de pureté. J'essaie de prendre l'idée de l'impureté de façon positive, c'est-à-dire de retrouver de la pureté dans le commerce.» Son commerce, à Lætitia Masson, c'est le cinéma qu'elle fait et qu'elle défend, au sein d'une industrie qui n'est pas toujours sensible aux questions qui l'animent ou qui demeure réfractaire à des concepts filmiques qui sortent de l'ordinaire et applaudissent sa propre audace lorsqu'un auteur déterminé parvient à ses fins et connaît le succès. «Je prends l'idée du commerce comme celle d'un partage: c'est ce que font les cinéastes hollywoodiens d'hier, qui retournaient leur âme dans la contrainte. J'essaie de faire la même chose.»

Ainsi, avec *À vendre*, Lætitia Masson jette un regard moderne sur la femme mythifiée par l'homme et le destin, s'inspirant des films noirs qui ont marqué ses jeunes années de cinéphile. *La Comtesse aux pieds nus* de Mankiewicz et *Laura* de Premin-

ger en tête. «J'aime les constructions purement cinématographiques — le fantasme et les visions de quelqu'un ne peuvent être mieux rendus qu'au cinéma», explique la cinéaste, qui puise aussi dans la littérature éclatée d'auteurs américains tels Auster et Carver le goût des puzzles psychologiques et des narrations fragmentées: «Je trouve qu'aujourd'hui, la littérature ose plus, dans la forme, que le cinéma.»

En deux films, cimentés par un discours qui est demeuré le même et des intentions en parfaite cohésion avec celles d'hier, la cinéaste témoigne d'une identité qu'elle n'est pas près de vendre, d'autant plus que le public, jusqu'ici, ne demande qu'à la suivre, guidé par cet ange animal qu'est Sandrine Kiberlain, dont la carrière a connu un départ fulgurant grâce à *En avoir (ou pas)* et qui nourrit *À vendre* de son intense présence.

«Je ne suis pas une légende, je ne suis pas Carax, alors ce sont mes films qui existent, pas moi», raconte la cinéaste, heureuse que sa comédienne se prête à sa place au jeu des médias. «Je suis contente de ne pas exister en tant qu'image, que ça passe d'abord par mes films.»



La cinéaste Lætitia Masson

JULIEN SAUCIER LE DEVOIR

# Femme de personne

### À VENDRE

Écrit et réalisé par Lætitia Masson. Avec Sandrine Kiberlain, Sergio Castellito, Jean-François Stévenin, Aurore Clément. Image: Georges Diane, Antoine Héberlé. Montage: Aïlo Auguste. Musique: Siegfried. France, 1998, 117 minutes

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

À l'ouverture du générique, on se croirait plongé dans une vieille série noire française. Le générique défile un peu à la manière d'une série policière, avec ses titres en rouge qui avancent vers les spectateurs. Le ton est donné, et pourtant ce n'est là qu'une facette de ce superbe puzzle de genres (*road movie*, documentaire, polar) aux résonances cognitives, auquel nous invite à participer la cinéaste Lætitia Masson, qui nous avait donné l'excellent *En avoir (ou pas)*.

Où pourrait croire qu'elle flirte avec les genres, ou encore qu'elle s'adonne à un jeu de séduction. Il n'en est rien. *À vendre* est un film unique et singulier, qui s'inscrit dans une démarche d'auteur dont on peut déjà, après deux films, distinguer les récurrences, les cohérences, et souligner le fait que sa réflexion sur l'identité, amorcée dans *En avoir (ou pas)*, n'est pas ici répétée mais bien prolongée.

Ainsi, le questionnement sur l'identité sociale d'une jeune chômeuse, traitée en parallèle à sa propre déroute amoureuse (c'était ça, *En avoir (ou pas)*), se transforme ici, à partir d'une prémisse sensiblement la même, mais prolongée d'une étape, en une réflexion métaphysique sur l'amour et le travail, mise en relief par le comportement détaché d'une jeune femme qui refuse de se faire vampiriser, et par l'un, et par l'autre.

France (Sandrine Kiberlain) a disparu le jour de son mariage prévu avec un homme plus vieux, et surtout très riche (Jean-François Stévenin). Ce dernier envoie à ses trousseaux Luigi (Sergio Castellito), un détective.

Mais lui-même se cherche sur le chemin menant vers cette femme énigmatique, qui a quitté ses parents paysans pour n'y plus revenir. Femme de personne, France se protège des élans amoureux dirigés vers elle en réclamant d'être payée pour aller au lit. Un rapport de troc qui lui permet de garder la tête froide, en même temps qu'il échauffe celle de Luigi, pour qui cette enquête revêt bientôt une dimension mythique, tandis que ressurgissent à sa

mémoire des fragments de son propre passé. On ne sait si la rencontre prochaine de la pourchassée et du pourchasseur prendra un tournant amoureux. Ce qu'on sait, c'est qu'elle ne sera pas banale.

Lætitia Masson assoit ces deux récits parallèles sur une proposition formelle fragmentée et accidentée. La cinéaste nous fait sautiller d'un personnage à l'autre, déjouant la ligne droite du temps en multipliant les narrateurs, qui nous renvoient à des flash-back plus ou moins récents, un peu à la manière de *La Comtesse aux pieds nus*, film fétiche de la cinéaste (elle en parle dans l'entrevue ci-contre), où l'enquêteur était le carrefour des témoignages qui prenaient différentes directions ou se recoupaient — et révélait la largeur abyssale du fossé qui sépare un simple point de vue de la réalité, constituée d'une constellation de regards.

La cinéaste use ici d'artifices de mise en scène délibérément sensationnels, comme pour révéler (clin d'œil inquiet vers la télévision) l'indiscrétion de l'enquête et des témoignages qui s'additionnent pour ne jamais révéler que l'apparence des choses. Le rythme est parfois chaotique, mais la musique de Siegfried donne du tonus à l'affaire.

Et si *À vendre* possède des qualités à revendre, ce que dire de l'interprétation de Sandrine Kiberlain, qui nous présente une France indéchiffrable, éprise de liberté (ou d'égalité, ou de fraternité), en n'appuyant jamais son personnage sur des artifices de jeu, en restant toujours du côté du danger. En quelques films (*Beaumarchais l'insolent*, *Le Septième Ciel*) Kiberlain a imposé, par la force de son talent, une grâce singulière et un profil d'hirondelle résolument à l'écart des normes de beauté. Un talent qui n'est maquillé sous aucun artifice et s'épanouit dans des personnages de femmes énigmatiques, fortes et fragiles, comme celui qu'elle déballe dans ce magnifique *À vendre* qui nous l'offre en cadeau.



Une scène de *À vendre*

SOURCE FRANCE FILM

«\*\*\* UN FILM CHOC et UNE ACTRICE RARE.»  
• STUDIO MAGAZINE

«Un film qui confirme le talent de Lætitia Masson et de son interprète.»  
• LES ÉCHOS

«UN FILM SAISSANT, un moment de PUR BONHEUR.»  
• TÉLÉRAMA

«Une actrice aussi présente, active et bouleversante. J'ACHÈTE!»  
• LIBÉRATION

SELECTION OFFICIELLE HORS CONCOURS FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1998

## À VENDRE

un film de LAETITIA MASSON  
SANDRINE KIBERLAIN SERGIO CASTELLITO

16 ANS+ CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS tous les jours: 1:00 - 3:40 - 6:35 - 9:10

GRAND GAGNANT du FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1998

★ PRIX DE LA MISE EN SCÈNE  
★ PRIX DU PUBLIC - meilleur film canadien  
★ PRIX DU MEILLEUR PREMIER LONG MÉTRAGE

«Coup de fraîcheur! Ça bouge, ça coule, c'est bien réalisé.»  
• Odile Tremblay / LE DEVOIR

«Une réussite, une auteure est née!»  
• Marie-France Bazo / RADIO-CANADA

«Une grande et belle qualité d'émotion.»  
• Sonia Szeftan / LA PRESSE

«Quelle magicienne, cette Manon Briand. Vraiment, du bon cinéma.»  
• Huguette Roberge / LA PRESSE

«Un souffle nouveau avec une vitalité, une spontanéité et une grande virtuosité.»  
• Milica Petrowski / RADIO-CANADA

CHARLOTTE LAURIER DINO TAVARONE

## SECONDES

UN FILM DE MANON BRIAND  
PRODUIT PAR ROGER FRAPPIER

AVEC CHARLOTTE LAURIER, DINO TAVARONE, YVES PELLETIER, PASCAL AUGLIER, ANDRÉ BRASSARD, JILL LAUZON, LOUISE FORESTIER, PHILIPPE GAGNON, MARTIN PROVENCHER, MARIE-FRANCE BAZO, LOUIS HÉBERT, GUY DENIS, HUBERT HUBERT, PIERRE ALLARD, HUBERT LANGE, ANNE MARIE GAGNON, SUZANNE HAREL, WENDY WELLMAN, SYLVAIN CHARLES GRAND, D. DOMINGOS, GRAND MARINO, RICHARD COMEAU

13 ANS+ À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS tous les jours: 12:50 - 2:55 - 5:10 - 7:25 - 9:40

CINÉMA ST-LÉONARD 18\$

9480 LACORDAIRE 324-9227

DR. DOLITTLE v.f. (G)  
L'IMPACT (G)  
TRUMAN SHOW v.f. (G)  
TITANIC v.f. (G)  
GODZILLA v.f. et autres

En tout temps 2 taxes

CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL DE VENISE 1997

APRÈS LA FEMME "NIKITA" VOICI...

## LA FEMME ASSASSIN

version française de A CIEGAS un film de DANIEL CALPARSORO

«FILM D'ACTION AU RYTHME DE WAGNER ET DU ROCK'N'ROLL.»  
• DANIEL CALPARSORO

NAJWA NIMRI  
ALFREDO VILLA  
RAMON BAREA  
MARIVI BILBAO  
JAVIER NOGUEIRAS

13 ANS+ À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS tous les jours: 12:50 - 2:55 - 5:10 - 7:25 - 9:40

un film de François Ozon

## sitcom

La famille c'est sympa. Mais il y a des limites...

«UNE DÉCAPANTE COMÉDIE: UN COUP DE MAÎTRE! IMAGINEZ ÉTIENNE CHATILLET À LA PUISSANCE 10...»  
Martin Bilodeau, LE DEVOIR

«UNE COMÉDIE PARFAITEMENT RÉJOUISSANTE, INCISIVE ET TRÈS PROVOCANTE: FORMIDABLE!»  
Marc-André Lussier, RADIO-CANADA

(SÉLECTION OFFICIELLE SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE CANNES 98)

À L'AFFICHE DÈS LE 18 SEPTEMBRE

# Un polar musclé

### LE COUSIN

D'Alain Corneau. Avec Alain Chabat, Patrick Timsit, Samuel Le Bihan, Caroline Proust. Scénario: Michel Alexandre, Alain Corneau. Image: Michel Amathieu. Montage: Thierry Derocles. France, 1997, 112 minutes.

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

Avec *Le Cousin*, le cinéaste français Alain Corneau (*Tous les matins du monde*) revient en force dans un genre, la série noire, qui a marqué ses premiers pas au cinéma (*Le Choix des armes*, *Police Python 357*, etc.). Lui qui aime surfer sur la frontière qui sépare la loi et l'illégalité, Corneau montre que le désordre règne des deux côtés à travers une passionnante histoire de brigade de «stup» et d'indices (communément appelés «cousins»), qui tourne mal lorsqu'un policier se suicide, laissant ses collègues aux enquêtes scrupuleuses d'une juge déterminée à découvrir quels marchands de rêves ils protègent.

Gérard (Alain Chabat) se refuse à balancer Nounours (Patrick Timsit), son principal informateur, d'autant plus que ce dernier se dit prêt à l'orienter vers des coups fumants qui pourraient faire avancer sa carrière, tout en protégeant la fragile mémoire de son défunt ami. Écartelé entre ses collègues, auxquels il cache des choses, la Justice, à laquelle il doit montrer patte blanche, et son indic, qui le mène parfois en bateau, Gérard s'égare dans des méandres moraux desquels il ressortira transformé.

Corneau a réalisé ici un polar musclé sous la forme d'une croisade initiatrice aux rebondissements nombreux, jetés sur celluloid pour un scénario phare qui balait toutes les zones d'ombre, éclaire tous les recoins des questions éthiques et morales soulevées par le sujet, de même qu'il interroge, en parallèle, les rapports interpersonnels avec intelligence et sensibilité.

Cela dit, on aurait voulu en savoir davantage sur la dépressive et alcoolique Claudine, épouse de Gérard, qui, parce qu'elle est campée par Agnès Jaoui (*Un air de famille*, *On connaît la chanson*), méritait mieux que ces trois ou quatre brèves apparitions dont Corneau et son scénariste Michel Alexandre (*L.627* de Tavernier; *Les Voleurs de Téhéran*) se servent pour démontrer le peu d'importance qu'accorde le détective à sa vie personnelle. Un élément classique du genre, qui aurait été mieux défendu par une comédienne au profil moins intense.

Ainsi, malgré quelques personnages secondaires un peu trop schématiques, dont celui de la juge campé par Marie Trintignant (qui a fait ses débuts au cinéma avec Corneau dans *Série noire*), ainsi qu'une conclusion à l'américaine qui sent les droits de *re-make* à plein nez, *Le Cousin* s'inscrit dans la grande tradition de la série noire française, avec ses ombres, ses profils bas, son dégoût des institutions et son goût pour les figures héroïques ombrageuses, dont Louis Jouvet, Claude Brasseur et Jean Yanne restent aujourd'hui les figures les plus emblématiques. Alain Chabat, un acteur qui n'a jusqu'ici jamais témoigné d'un registre étendu, marche dans leurs pas avec beaucoup de grâce, tandis que Patrick Timsit, éternel clown tragique, apporte quelques nuances à son personnage éternel (pour nous, du moins) dans *La Crise*, de Coline Serreau. Corneau, qui maîtrise avec une précision de concertiste les aspects stylistiques et psychologiques et les allie pour qu'ils se répondent, n'a pas toujours la main facile avec les comédiens, qui ont tendance à surjouer ou à reproduire leurs tics les plus apparents.

Malgré tout cela, *Le Cousin* donne aux spectateurs la nostalgie du polar psychologique dont les Français, depuis Clouzot, Renoir et Melville, sont restés les maîtres inconditionnels, et Alain Corneau, un très digne successeur.

LES ARTS

CINÉMA

## Confidences sur l'oreiller

### YOUR FRIENDS & NEIGHBORS

Réalisation et scénarisation: Neil LaBute. Avec Amy Brenneman, Aaron Eckhart, Catherine Keener, Jason Patric, Ben Stiller, Nastassja Kinski. Image: Nancy Schreiber. Montage: Joel Plotch. Musique: Metallica. États-Unis, 1998, 100 minutes. Cinéplex Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Au Festival de Sundance en 1997, Neil LaBute avait suscité à la fois enthousiasme et controverse avec son tout premier film, *In the Company of Men*. Cette comédie grinçante racontait les curieux exploits de deux cadres dynamiques et imbéciles qui décident de séduire — et de laisser tomber aussitôt — une jeune secrétaire souffrant de surdité. Filmé en 11 jours au coût de 250 000 \$, ce film devenait tout à coup le nouvel emblème du cinéma indépendant américain, et son réalisateur, la dernière coqueluche des producteurs en manque de créateurs talentueux.

Il n'en fallait pas davantage pour que Neil LaBute tourne rapidement un second film, cette fois-ci avec un budget nettement plus confortable et quelques noms connus en tête d'affiche comme Nastassja Kinski et Jason Patric, qui agit également comme coproducteur. Avec *Your Friends & Neighbors*, LaBute continue d'explorer la morosité de la condition masculine, mais alors que les femmes n'avaient pratiquement pas voix au chapitre dans son premier film, voilà qu'elles arrivent en force, moins soumises, prêtes à s'engager dans cette fameuse guerre des sexes.

Jerry (Ben Stiller), Barry (Aaron Eckhart) et Cary (Jason Patric), trois copains unis surtout par l'habitude et aimant bien parler de sexe, voient tout à coup leur amitié compromise, les problèmes sentimentaux et conjugaux bousculant violemment leur quotidien. Tandis que l'épouse de Barry, Mary (Amy Brenneman), succombe momentanément aux charmes de Jerry, la compagne de celui-ci, Terri (Catherine Keener), laisse d'une relation qui ne mène nulle part, se jette dans les bras de Cheri (Nastassja Kinski). De son côté, Cary cultive avec soin sa misogynie et son machisme, humiliant les femmes qu'il rencontre, provoquant ses amis à faire des confidences aux effets dévastateurs et ne se privant pas de draguer au passage Terri et Cheri. Le tout est bien sûr pimenté de détails scabreux, de volte-face surprenantes et de

révélations choquantes, la palme allant à Cary qui avoue, sans l'ombre d'un remords, que son expérience sexuelle la plus enivrante fut sa participation à un viol collectif sur la personne de Timmy, un camarade de collège...

Malgré cette volonté clairement affichée de Neil LaBute d'appeler un chat un chat et de briser les barrières du *politically correct*, cette surdose de confidences sur l'oreiller et de détails intimes ne réussit qu'à atteindre partiellement sa cible. A force de provoquer le spectateur en le confrontant à une vision peu réjouissante des rapports hommes-femmes, ce dernier finira sans doute par détourner le regard. L'analyse qu'il propose demeure toutefois pertinente.

Dans *In the Company of Men*, Neil LaBute possédait l'excuse du premier film et du budget rachitique pour justifier ses longs plans-séquences et une image granuleuse; dans *Your Friends & Neighbors*, il propose une esthétique à peine différente malgré des moyens plus imposants. Le caractère souvent statique de la mise en scène et la multiplication des gros plans qui nous donne la fâcheuse impression d'être devant une *sit-com* ont parfois raison de ses dialogues mordants et de ses situations cocasses. Alors qu'il aborde un sujet vieux comme le monde avec un brin d'impertinence, il filme le tout sans grande imagination ni audace. Les comparaisons sont d'ailleurs inévitables: traitant du même thème, Dennis Arcand avec *Le Déclin de l'empire américain* et Woody Allen avec *Husbands and Wives* ont su imposer leur griffe avec plus d'originalité.

Les acteurs réussissent tout de même à secouer notre lassitude, certains donnant la pleine mesure de leur talent alors que d'autres se contentent de miser surtout sur leur charme. Aaron Eckhart, déjà présent dans *In the Company of Men*, propose une performance «à la Robert De Niro», ayant pris plusieurs kilos pour incarner le très paumé Barry, et Catherine Keener, passant allégrement du cinéma indépendant au cinéma hollywoodien, ne ménage pas ses efforts dans le rôle de la très frustrée Terri. De leur côté, Jason Patric et Nastassja Kinski, sans doute prisonniers de leur image qui fait le bonheur des magazines aux couvertures glacées, ne surprennent d'aucune façon. Ceux qui sont séduits par le mariage à l'américaine ou aiment se délecter de la prose de Guy Corneau éprouveront un plaisir pervers à regarder *Your Friends & Neighbors*. Les autres devront attendre que Neil LaBute bouscule non seulement les idées reçues mais également une esthétique quelque peu poussiéreuse.

## Fuite en avant

### ROUNDERS

De John Dahl. Avec Matt Damon, Edward Norton, John Turturro, Famke Janssen, Gretchen Mol. Scénario: David Levien, Brian Koppelman. Image: Jean-Yves Escoffier. Montage: Scott Chestnut. Musique: Christopher Young. États-Unis, 1998, 127 minutes.

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

L'homme est parfois le grenier de celle d'un autre. Lorsque l'un et l'autre sont des amis d'enfance, que le premier s'est acquitté d'un vice destructeur et que le second ne demande qu'à le répéter en entraînant l'autre à sa suite, ça donne lieu à une réflexion sur l'amitié et la chance, le jeu et le hasard, qui sert de moteur à *Rounders*, excellent dernier film du cinéaste américain John Dahl, un spécialiste du nouveau film noir (*Red Rock West, The Last Seduction*), dont le dernier opus (*Unforgettable*), avec ses détours vers le cinéma fantastique, avait unanimement déçu.

*Rounders* ramène le cinéaste, cette fois, sur la plate-forme d'un cinéma moins marqué par le genre noir, où les carrefours moraux et psychologiques, dignes d'un film de Huston ou de Siodmak, s'assortissent d'une démarche formelle plus conventionnelle, moins marquée par les effets de style et les signes de décadence urbaine, qui se profilent doucement derrière une façade de comédie humaine.

SOURCE ALLIANCE VIVAFILM  
Matt Damon et Gretchen Mol

*Rounders* fait néanmoins un duel musclé entre la passion du jeu et la raison qui s'en abstient, duel raconté à travers l'amitié de Mike (Matt Damon) et Worm (Edward Norton). Une amitié ébranlée lorsque Mike, étudiant de droit obligé de travailler la nuit pour payer ses frais de scolarité depuis qu'il a perdu toute sa petite fortune dans un match de poker contre un redoutable et dangereux ténancier d'un «poker room» new-yorkais, est entraîné à nouveau dans la spirale du jeu lorsque son ami, tout juste sorti de prison, se voit obligé d'acquiescer en quelques jours ses lourdes dettes de jeu.

Les crises de sa compagne qu'il abandonne, les crocs-en-jambe des créanciers, les échecs scolaires et le temps qui court, court, court, sans produire l'argent désiré, propul-

sent Mike dans une fuite en avant au cours de laquelle le magot devient secondaire, la vie, l'enjeu principal et l'amitié, le détonateur entre ces deux entités hostiles l'une à l'autre.

On reprochera au film une morale un peu carrée, un peu mécanique, où les joutes de poker, illustrées par des champs-contrechamps étouffants, générateurs de tensions parfois insoutenables, forment l'essentiel. C'est là du moins que la griffe du réalisateur se fait le mieux sentir. Celle de Jean-Philippe Escoffier, l'ancien directeur photo de Carax (*Les Amants du Pont-Neuf, Mauvais Sang*), se manifeste plutôt dans ces scènes nocturnes où le cinéaste a concentré l'apport noir avec ses pavés humides et ses réverbères qui clignotent, annonçant leur fin et la proximité du noir total.

Côté lumière, Matt Damon, qui a imposé sa carrure d'athlète et son air de «all american boy» — qu'il incarne jusqu'au symbole dans *Saving Private Ryan* —, défend ici de véritables qualités d'acteur. Son personnage de génie du jeu aurait pu l'amener sur la même voie que *Good Will Hunting*; or, Damon rebondit dans la voie contraire, nettement plus dangereuse, de l'homme faillible et honteux de l'être. Edward Norton, son vis-à-vis qui se métamorphose d'un film à l'autre (il était l'avocat dans *Larry Flynt* et l'amoureux transi dans *Everybody Says I Love You*), campe les irresponsables avec une roublardise de laquelle transpire tout son désespoir et celui du film, qui se termine sur une note joyeuse, autant dire discordante.

Gérard Jourd'Hui

présente

# Don Juan

un film de JACQUES WEBER

JACQUES WEBER

MICHEL BOUJENAH

et dans le rôle d'Elvire  
EMMANUELLE BÉARTDENIS LAVANT JACQUES FRANTZ MICHAEL LONSDALE PENELOPE CRUZ ARIADNA GIL  
scénario de JACQUES WEBER musique de BRUNO COULAIS

France Inter

BAC

CPQL 105.7 FM

LE DEVOIR

ALLIANCE VIVAFILM

DÈS LE VENDREDI 18 SEPTEMBRE!

ALAIN SARDE PRÉSENTE

Alain CHABAT

Patrick TIMSIT

# Le Cousin

POUR LES FLIGS,  
IL EST DE LA FAMILLE.

UN FILM DE Alain CORNEAU

Agnès JAQUI  
Marie TRINTIGNANTSamuel LE BIHAN  
Caroline PROUSTD'APRÈS L'ŒUVRE ORIGINAIRE DE MICHEL ALEXANDRE SCÉNARIO ET DIALOGUES DE ALAIN CORNEAU ET MICHEL ALEXANDRE RÉALISATION DE LA PHOTOGRAPHIE MICHEL AMATHIEU CHEF RÉGIEUR DAN WEIL  
CHEF MONTAGE THIERRY DEROCLES SON GÉRARD LAMPS PIERRE GAMET CHEF COSTUMIERE CORINNE JORRY ASSISTANT RÉGIEUR PATRICK DE LABRIÈRE DIRECTEUR DE PRODUCTION YVON CRENN  
PRODUCTEUR EXÉCUTIF CHRISTINE GOZLAN UNE CO PRODUCTION LES FILMS ALAIN SARDE TFI FILMS PRODUCTION DIVALI FILMS COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE PRIMA  
AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + ET STUDIO IMAGE 3

13 ANS +

À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS  
PARISIENFAMOUS PLAYERS  
CENTRE LAVAL

SON DIGITAL

GAGNANT • FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1997

PRIX SPÉCIAL DU JURY

MEILLEUR SCÉNARIO • FABIO CARPI

«UNE ŒUVRE EXCEPTIONNELLE À TOUS ÉGARDS!»

Huguette Roberge, LA PRESSE

# HOMÈRE

LA DERNIÈRE ODYSSEE

Un film de FABIO CARPI



CLAUDE RICH VALERIA CAVALLI GRÉGOIRE COLIN

CPQL 105.7 FM

LE DEVOIR

ALLIANCE VIVAFILM

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON  
COMPLEXE DES JARDINStous les jours:  
12:30 - 2:45 - 5:00 - 7:15 - 9:3048<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL  
DU FILM DE BERLIN - SÉLECTION PANORAMA

«Une comédie intelligente et soignée.»

-George Privet, VOIR

DAVID KODSI PRÉSENTE

## Petits désordres amoureux

un film de  
OLIVIER PÉRAY

Vincent Elbaz Bruno Putzulu Smadi Wolfman Sarah Grappin Béatrice Palme

13 ANS +

EN EXCLUSIVITÉ!

FAMOUS PLAYERS  
PARISIEN

ALLIANCE VIVAFILM



LES ARTS  
THÉÂTRE

# Dernier tour de piste

## Gérard Poirier mourra sur la scène de l'Espace Go

Gérard Poirier fait *Une visite inopportune*, de Copi, à l'Espace Go. Le spectacle délirant d'un homme qui meurt devant le public, «avec la maestria d'une verve trempée dans le vitriol». Du théâtre de protestation. Un invraisemblable humour noir. Un truc parfait pour un comédien multidoué, qui aime de plus en plus «trouver de l'humour, dans la vie comme au théâtre, dans les petites comme dans les grandes choses».

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

La scène de l'Espace Go est maintenant un cirque. Un vrai cirque avec ses gradins, sa piste circulaire et ses praticables, un vrai cirque éclairé par un impressionnant dispositif de projecteurs disposés en étoile. C'est là, dans cette scénographie pour acrobates, clowns, dompteurs, équilibristes et pitres en tous genres, que va se jouer le drame.

### Rêve et cauchemar

Et quel drame! Celui d'*Une visite inopportune*, de Raul Taborda Damonte, dit Copi, homme de théâtre argentin né en 1939, installé à Paris au début des années soixante et décédé du sida en 1987, quelques semaines avant le début des répétitions de son œuvre-testament, qui porte justement sur les der-

niers moments de Cyrille, acteur fier et insolent, frappé depuis deux ans par le mal de son siècle et qui va recevoir plus ou moins malgré lui quelques connaissances inespérées et inattendues. «Quatre-vingt-dix minutes pour mourir, en public, du sida, avec la maestria d'une verve trempée dans le vitriol», résume la publicité de l'Espace Go.

Le metteur en scène André Brassard a confié le rôle de Cyrille à Roger La Rue. Il recevra France Castel, Paul Savoie, Dominique Quesnel, Erik Duhamel. Et puis Gérard Poirier, qui incarnera Hubert, le meilleur ami du mourant, premier visiteur d'un cortège funèbre et grotesque égrenant sa panoplie dérisoire de compassion impuissante, que fermera la Grande Faucheuse elle-même.

«Cela apparaît extrêmement noir et tragique, mais dans les faits, ça ne l'est pas, au contraire, raconte le comédien rencontré plus tôt cette semaine. La

pièce de Copi est bâtie comme un vaudeville. Lui qui était malade et mourant au moment d'écrire fait un formidable pied de nez, une sensationnelle grimace à la mort. Il tourne en dérision et en déraison toute cette histoire. Ce n'est pas une pièce déprimante. C'est un hymne à la vie.»

Un hymne à la lucidité et à la nécessaire dérision aussi. Les visiteurs inopportuns jouent un jeu macabre devant le mourant. Leurs efforts d'amabilité, leurs petits et grands mensonges transforment donc la chambre de l'agonisant en cirque, où lui-même met en scène sa mort, dans un grand spectacle.

«Hubert voue à Cyrille une sorte d'admiration frisant la dévotion. Hubert est très riche. Il a protégé son ami, a financé ses spectacles, mais il n'apparaît évident qu'ils n'ont jamais été amants. [...] La pièce est un témoignage de ce que Copi a vécu. Il y est question du sida, ouvertement. Mais il y a beaucoup plus. Brassard nous disait l'autre jour que beaucoup d'épisodes de cette œuvre participent au rêve ou au cauchemar. Des scènes et les personnages n'ont aucun lien avec la réalité ou le quotidien. Moi, à la première lecture, je me suis dit: voilà un auteur malade qui va mourir et qui est sous l'effet de drogues puissantes.»

Sauf erreur, c'est la première fois qu'un grand théâtre québécois monte du Copi, que les plus vieux connaissent surtout comme dessinateur dans les revues comme *Hara-Kiri* ou *Charlie Hebdo*. Copi a écrit une douzaine de pièces, toujours du théâtre de protestation, antibourgeois, à l'humour noir et décapant.

### Une formidable bête de scène

Cette semaine, à compter de mercredi, ce sera également la première fois que l'on verra Gérard Poirier à l'Espace Go — bien qu'il ait déjà joué dans *L'annonce faite à Marie*, produite par ce théâtre, à la Chapelle du Grand Séminaire. Il en a pourtant vu, des scènes, depuis 40 ans, ce cadet de la génération des Paul Hébert, Gilles Pelletier et Guy Provost. Le beau grand fils de famille modeste, diplômé de l'École normale, est arrivé sur les planches en 1955 après deux ans passés devant les classes.

La petite histoire veut qu'Yvette Brind'amour l'ait remarqué dans un festival d'art dramatique. Le Rideau Vert lui a ensuite confié le rôle d'Octave dans *Les Caprices de Marianne*, de Musset.

Le petit écran l'a ensuite aspiré. Il a été de *La Pension Velder*, de *Cap-aux-Sorciers*, du *Tac au tac*, de *Temps d'une paix*, du *Parc des Braves*, de *Jamais deux sans toi*. Mais il n'a jamais au grand jamais abandonné le théâtre. On ferait d'ailleurs un long, très long monologue en enfant à la queue leu leu les mille et un rôles, petits et grands, qu'il a défendus sur toutes les scènes du Québec. Gérard Poirier a également tâté de la mise en scène et écrit une comédie légère, *Berthe et rose en Floride*, périodiquement reprise dans les salles estivales.

Depuis quelques années, le vieux routier est même en train de développer une nouvelle spécialité dans des rôles franchement délirants, un peu en contre-emploi de son image de prince des planches. Pour être juste, on a toujours fait appel à lui pour des rôles humoristiques, dans les boulevards notamment. Mais depuis quelque temps, les metteurs en scène osent tirer beaucoup plus de jeu comique de cette formidable bête de scène.

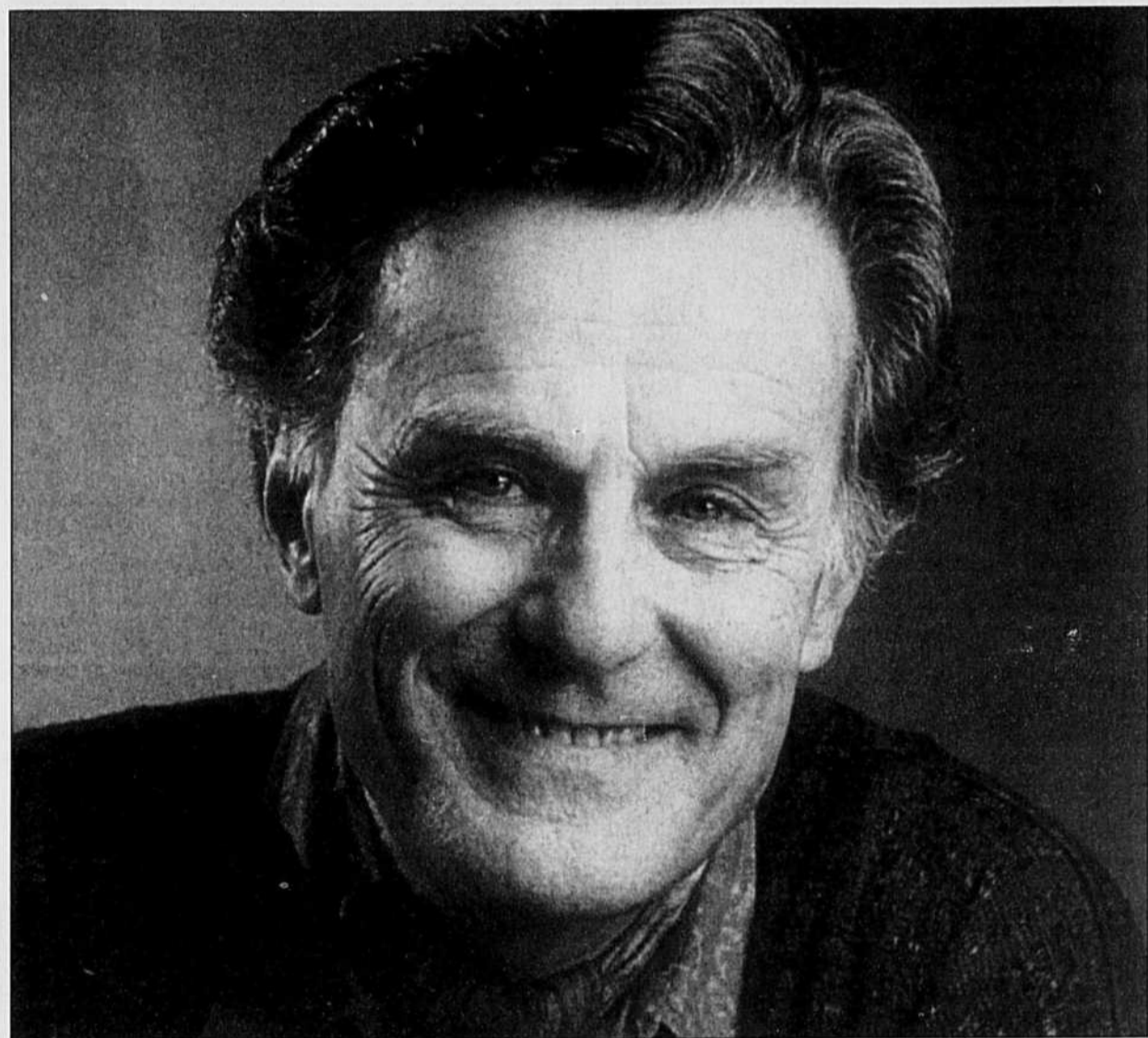
«L'image sérieuse, très digne, assez sinistre même, cette image que l'on se fait de moi, vient de la télévision, commente-t-il. Comme si j'avais toujours joué là des curés, des avocats ou des médecins, alors que j'ai tenu des rôles comiques dans certaines séries. Et

maintenant, au théâtre, j'ai l'impression d'un renouveau. Et je pense surtout que l'on fait appel à moi pour des rôles moins sérieux alors même que le théâtre québécois se prend moins au sérieux. On a appris à rire, à s'amuser de nous-mêmes, ce qui est une preuve de maturité. Il y a trente ans, on aurait trouvé une telle attitude sacrilège.»

Il juge que la libération à la scène est venue dans la foulée de toutes les libérations sociales. Il est aussi «très heureux» de constater que les jeunes metteurs en scène lui font confiance et le redemandent. «Probablement parce qu'ils sentent le plaisir que j'éprouve sur scène», propose Gérard Poirier. Je ne crois pas qu'un acteur doive être un être qui se torture. Moi, j'essaie maintenant de trouver de l'hu-

mour, dans la vie comme au théâtre, dans les petites comme dans les grandes choses. Même dans les tragédies, on peut retrouver cette politesse du désespoir, par moments.»

Dans cette perspective, l'idée d'aller faire (disons) le clown, sur une piste, lui plaît énormément. «C'est la première fois que la belle salle de l'Espace Go est aménagée de cette façon. Cette disposition permet d'explorer un jeu très intéressant, un autre rapport avec le public qui nous enveloppe. En plus, la piste de cirque intensifie l'idée du grand jeu que propose cette pièce, le grand spectacle qu'est le spectacle de cette mort. Oui, c'est ça. Les personnages sont par moments des clowns et nous proposons tous ensemble un dernier tour de piste.»



Gérard Poirier

ARCHIVES LE DEVOIR

## théâtre d'aujourd'hui

le théâtre de la création québécoise

de  
**Pan Bouyoucas**

mise en scène de  
**Serge Denoncourt**

AVEC  
Christian  
Brisson Dargis  
Han Masson  
Igor Ovadis

ASSISTANCE  
À LA MISE EN SCÈNE  
Annick Nantel  
CONCEPTION SONORE  
ET VISUELLE  
François Barbeau  
Louise Campeau  
Martin Labrecque  
Larsen Lupin

# Nocturne

DU 11 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 1998

Billets à prix unique : 20\$

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

RÉSERVATIONS [514] 282-3900

Les Productions Kritas présentent

## Le Théâtre National de Grèce

**MÉDÉE** Euripide  
29, 30 septembre

**ÉLECTRE** Sophocle  
2, 3 et 4 octobre



En grec  
avec surtitres  
français

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts



Billets en vente ou réservations  
Place des Arts - 842-2112  
Admission - 790-1245 - 1 800 361-4595

ABB LE DEVOIR

L'événement de la rentrée

En Tournée nord-américaine • BOSTON • NEW YORK • MONTRÉAL • TORONTO

USINE ©

# Icaro

de et avec DANIELLE FINZI PASCA du TEATRO SUNIL (Suisse)



À NE PAS MANQUER

**Supplémentaires**  
15, 16, 17, 18, 19 sept., 20h

Prix rég. : 22\$ / Étud. - Age d'or : 18\$ du mardi au jeudi

« Acteur, clown, improvisateur, diabolin, cet artiste accomplit sous nos yeux rien de moins qu'un miracle, le miracle du théâtre, le miracle de plusieurs métamorphoses, dont celle des spectateurs à leur insu, tout cela avec une indéfectible sensibilité et avec un respect et une délicatesse de sentiments exceptionnels. » Le Devoir

« Bon et beau comme la tendre enfance. Parcours initiatique d'une grande intelligence poétique mettant en cause la fragilité de l'existence et la suprématie de l'esprit » La Presse

« Son spectacle a charmé, ému, déridé festivaliers et critiques. Un solo que, depuis 1991, il a déjà joué plus de 350 fois à travers le monde, dans six langues. » Voir

Gaz Métropolitain

LES ARTS  
du Maurier

25 août au 12 sept.  
EN VENTE MAINTENANT

au (514) 521-4493 / ADMISSION (514) 790-1245

LES ARTS  
À QUÉBEC

# Une tout autre vision du corps

Marc Fournel travaille à une installation vidéo explorant le mythe de Persée

L'ACQUIS

ET SA MEURTRIÈRE

Installation vidéo de Marc Fournel  
Salle d'exposition de La Bande vidéo  
Complexe Méduse  
Du 11 septembre au 2 octobre,  
du mercredi au dimanche,  
de 12h à 17h

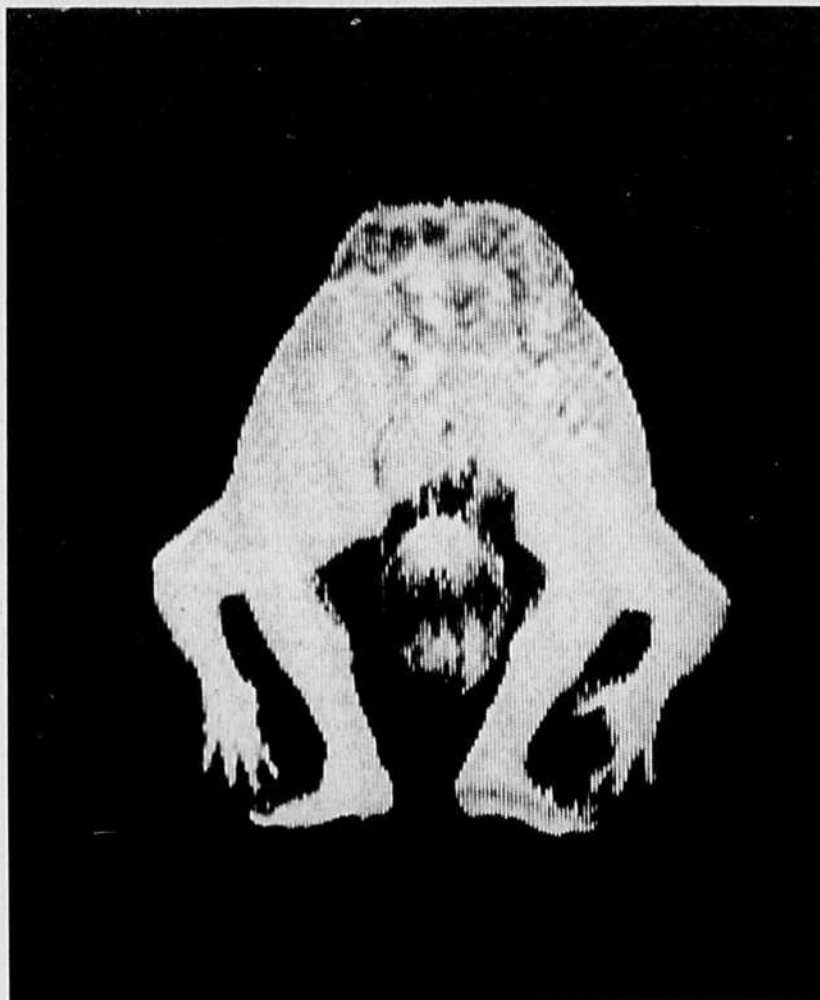
Fournel ne s'en formalise plus; il en profite. «Au début, je me sentais désorienté. Je me couchais à neuf heures, je me levais à neuf heures... Mais le fait d'être hors de mon milieu habituel de création, loin de mon atelier, me force à la réflexion. Réflexion sur moi-même, sur mon travail, sur la vidéo, sur la façon dont je perçois l'art... La résidence me force à un certain arrêt, un arrêt bénéfique.»

VINCENT DESAUTELS  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À QUÉBEC

Métaphore de la connaissance

La résidence d'artiste lui apporte aussi des avantages que seul un complexe multidisciplinaire comme Méduse peut offrir. L'installation vidéo qu'il entreprend ici nécessite plusieurs médiums, outre la vidéo. «C'est fantastique d'avoir ici toutes ces ressources en commun!», s'enthousiasme-t-il, lui qui entend collaborer avec Avatar, autre membre de Méduse, pour peaufiner une trame sonore à la mesure de ses ambitions.

Intitulée provisoirement *La Faute et la Raison*, l'installation vidéo explore le thème exigé dans le cadre de la résidence sous l'angle des artifices empruntés par Persée pour combattre le monstre. Il suffisait de regarder Méduse pour aussitôt mourir pétrifié, raconte la légende. Pour en venir à bout, Persée s'était muni de sandales ailées, d'un casque qui le rendait invisible et, surtout, évitait de regarder la Gorgone en face grâce à un bouclier de bronze poli qu'il utilisait comme miroir. «Je vais travailler par rapport aux déplacements de Persée dans l'antre du monstre, tout en insistant sur le mythe



Extrait de la bande vidéo de l'installation *L'Acquis et sa Meurtrière*, de Marc Fournel.

SOURCE MÉDUSE

**CHŒUR DES JEUNES DE LA FACULTÉ DE MUSIQUE**

*Viens chanter avec nous!*

direction : Julie Couture

Le samedi, en avant-midi

- 6 À 8 ANS : ATELIER DES TURLUTINS
- 8 À 17 ANS : CHŒUR DES JEUNES

Pour information et réservation  
**343-7512**

Université de Montréal  
Faculté de musique

de Méduse comme métaphore de la connaissance totale, qu'on ne peut saisir que par réflexion, jamais en face», explique Marc Fournel.

Sur sa maquette, le centre est occupé par un puits, au fond duquel sera projetée une bande vidéo: «*Le puits de la connaissance, un lieu des possibles.*» Autour de ce point central, trois colonnes translucides, figurées à l'échelle par des verres, d'où sortira la bande son. «*Ça ressemblera à une salle des oracles.*», prévoit l'artiste lancé sur la piste de la Grèce antique.

Depuis quelques jours, il s'est attelé au tournage des images vidéo. Grottes de Boischatel ou rayons de bibliothèque, il les manipulera ensuite pour donner, sur un écran plat, l'impression d'un cône infini, d'un puits sans fond.

**L'Acquis et sa Meurtrière**  
D'ici à ce que Marc Fournel ait complété la bande vidéo de son installation

future, son séjour à Méduse donne lieu à la présentation de ses œuvres antérieures. À la fin de la résidence, le vendredi 2 octobre prochain, le lancement de *La Faute et la Raison* permettra aussi la diffusion de ses précédents vidéos.

Le gros morceau de son séjour reste cependant la présentation de l'installation vidéographique *L'Acquis et sa Meurtrière* (1997). Le parcours artistique de Marc Fournel est encore récent; *L'Acquis et sa Meurtrière*, présentée initialement à la Galerie de l'Université du Québec à Hull, aura été sa toute première installation.

Formé en design industriel, Marc Fournel se considère comme un manuel. «*En fait, j'ai toujours été fasciné par la forme.*», justifie-t-il. C'est en collaborant à des projets de sculptures publiques, en tant que technicien, qu'il a découvert sa voie. Marc Fournel s'est fait la main avec quelques contrats de sculpture, des réalisations

en vidéo et, bien sûr, plusieurs installations qui se sont succédé depuis. Son travail, fort remarqué, a connu une diffusion nationale et internationale enviable.

L'installation qu'il reprend pour La Bande vidéo de Québec traduit bien ses préoccupations artistiques. Dans la salle, deux immenses murs de métal rouillé, de quelque 32 pieds chacun, convergent sans se rejoindre pour former une étroite fente de huit pieds de haut: la meurtrière du titre.

Le spectateur, confronté à ces éléments architecturaux, se trouve dirigé vers la fente qui appelle son regard. C'est là que Marc Fournel a ménagé une double plaque de verre, étroite et horizontale, suspendue dans un cercle de métal et sur laquelle le spectateur voit une projection. «*Je me suis filmé dans un cadre déterminé, aux dimensions de la plaque, où j'effectue une chorégraphie lente, une sorte d'étude du mouvement dans un*

espace donné», décrit Marc Fournel. Au montage, il a superposé sur la surface du corps des images de paramécies, organismes unicellulaires filmés au microscope. «*Ça suggère un dialogue, une danse entre le mouvement du corps et celui des paramécies, poursuit-il. La projection sur plaque de verre s'approche de l'observation clinique.*»

C'est une autre vision du corps, partielle, contrainte par l'espace, qui demande à l'œil un travail de reconnaissance, voire de reconstruction puisque la superposition d'images pousse encore plus loin le passage de trois à deux dimensions. La structure métallique conditionne le visionnement et contraste, par sa présence imposante et rugueuse, avec l'intemporalité de la projection. «*Je tente de rejoindre la frontière entre la matérialité de la sculpture et l'immatérialité de la projection. Les mondes que je présente n'ont rien à voir avec le réel. En fait, la création m'incite à sortir du réel.*»

**Karen Young**  
NICE WORK IF YOU CAN GET IT

**EN CONCERT AU CABARET**  
DU MER. 23 AU SAM. 26 SEPTEMBRE 1998 • 20H

BILLETTS EN VENTE AU CABARET (845-2014) ET CHEZ COMMISSION (790-1245)

EN TOURNÉE RÉSEAU SCÈNES • TRACY 2 OCTOBRE 1998 • TERREBONNE 9 OCTOBRE • L'ASSOMPTION 17 OCTOBRE  
ST-JÉRÔME 13 NOVEMBRE • STE-THÉRÈSE 20 NOVEMBRE • LONGUEUIL 28 JANVIER 1999 • BÉLOIL 30 JANVIER • GRANBY 5 FÉVRIER  
VALLEYFIELD 6 FÉVRIER • ST-JEAN-SUR-RICHELIEU 27 FÉVRIER • EN TOURNÉE • COATICOOK 3 OCTOBRE 1998 • GATINEAU 10 OCTOBRE  
QUÉBEC 16 OCTOBRE • DRUMMONDVILLE 19 FÉVRIER 1999 • SHERBROOKE 24 FÉVRIER • REPENTIGNY 26 FÉVRIER

**CLAUDIO RICIGNUOLO**  
de l'Orchestre Métropolitain

«Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur.» — YVES BEAUCHEMIN, *écrivain*

«Une grande aventure culturelle!» — ANTOINE DEL BUSSO, *éditeur*

«C'est sans hésitation que je recommande à tous les mélomanes ce cours d'appréciation de la grande musique.» — FERNAND NAULT, *chorégraphe émérite, Les Grands Ballets Canadiens*

«Un cours génial qui situe la musique dans sa perspective historique et littéraire, mais avec un professeur passionné et accessible.» — RENÉ TINAWI, *professeur titulaire, École Polytechnique de Montréal*

**INVITATION À LA MÉLOMANIE**  
Une série de 8 cours d'initiation à la grande musique

SÉANCES D'INFORMATION GRATUITES  
Pour renseignements : (514) 385-5015 • <http://www.colba.net/~claudior>

**foyer de jeunes travailleurs et travailleuses de montréal inc.**

Le Foyer de jeunes travailleurs, partenaire de l'entreprise privée

Tél.: (514) 522-3198

**Julos BEAUCARNE**

20 ans depuis 40 ans

*Le voyage est surréaliste à chaque fois. Avec quatre musiciens qui donnent des ailes à ses mots, Julos amuse, récite, chante et berce...*

**Montréal**  
16, 17, 18 et 19 septembre à 20h  
Gésù 1200, rue de Bleury (Métro Place des Arts)  
Réservations: (514) 861-4036

**Québec**  
24, 25 et 26 septembre à 20h  
Théâtre Petit Champlain  
Maison de la Chanson  
68, rue Champlain  
Réservations: (418) 692-2631

Nouveau spectacle  
Une présentation de Sabena sabena

**ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL**  
Chef d'orchestre / Fondateur: ALEXANDER BROTT

PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL!  
NE PAS MANQUER - TÉLÉPHONEZ DES MAINTENANT!

• "WATER MUSIC" (AU COMPLET)  
• "ROYAL FIREWORKS MUSIC"  
• Concerto Grosso Opus 6 No. 5 DE HANDEL

**LUNDI, 14 SEPTEMBRE 20H00**

THEATRE MAISONNEUVE  
Place des Arts 842-2112  
Admission 790-1245

Colanese Canada Inc.

LES ARTS  
MÉDIAS

# Un ovni télévisuel

Le Royaume, version française de Kingdom de Lars Von Trier, arrive au Québec précédé d'une imposante réputation, une véritable série-culte en Europe.

C'est la série télévisée la plus originale de la saison. Pourtant, vous en entendez peu parler. Depuis une semaine, tous les feux de l'actualité télévisuelle sont plutôt tournés sur Stéphan Bureau, sur *La Petite Vie*, sur *Black Out* à TQS. Ils seront bientôt tournés sur le retour de Julie Snyder. Mais pour véritablement comprendre comment on peut faire de la télévision différente, il faut regarder *Le Royaume* à Télé-Québec.

PAUL CAUCHON  
LE DEVOIR

Il existe différentes façons de faire de la télé. On peut décider par exemple de montrer la vie dans un grand hôpital, avec des luttes de pouvoir, des histoires d'amour et d'adultère, des problèmes administratifs et sociaux. C'est l'approche fiction-documentaire. L'approche « ceci pourrait être la réalité, c'est de la fiction, mais on vous laisse entendre aussi que la réalité est encore plus sérieuse ».

On peut aussi confier le tout à Lars Von Trier. Et se retrouver devant une sorte d'ovni télévisuel qui s'amuse avec les codes narratifs classiques, comme les luttes de pouvoir et les histoires d'adultère, pour ensuite tout faire voler en éclats.

Les premiers épisodes de *Le Royaume* datent de 1994, et l'année dernière Von Trier en a filmé de nouveaux, tout en promettant, pour dans deux ans, une troisième série d'épisodes. Télé-Québec nous présente donc onze épisodes d'une heure actuellement disponibles.

Le cinéaste danois Lars Von Trier, âgé aujourd'hui de 42 ans et vedette montante du cinéma européen, a tourné cette saga entre ces premiers films, *Elements of Crime* et *Europa*, et son *Breaking the Waves* (*L'amour est un pouvoir sacré*), qui lui a valu une reconnaissance internationale.

De son propre aveu, il a voulu faire « un mélange de soap opéra et d'horreur: comme c'est censé être pour toute la famille, ça permettra à toute la famille d'avoir peur! » (selon une entrevue reprise sur le site Internet de la chaîne Arte en France).

Il déclare également avoir été influencé par la série *Twin Peaks* de David Lynch et par une vieille émission

pour enfants, *Belphégor*. Il affirme avoir écrit le scénario du premier groupe d'épisodes en un mois et demi.

### Conflit

Mais il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre ce qu'il dit: Von Trier, qui se déclare hypocondriaque, ajoute aussi que lors du tournage il a fallu effectuer des rites pour éloigner les esprits, mais que les esprits ont réussi à perturber la salle de montage...

*Le Royaume*, donc, c'est d'abord le nom d'un hôpital ultra-moderne au cœur de Copenhague, construit sur le site d'un ancien marécage.

Mais la similitude avec *ER* ou avec la série *Urgence* de Réjean Tremblay s'arrête là. Essayez d'imaginer: dès les premières images un jeune neurologue voit une ambulance... qui disparaît en fumée. On apprend que le professeur Helmer, un Suédois exilé grand spécialiste du cerveau, déteste les Danois et participe à une initiation complètement ridicule avec les autres cadres de l'hôpital. Les infirmiers picolent et fument en cachette. Un étudiant en médecine se promène avec un pistolet jouet-laser. Une patiente, Mme Drusse, tente de se faire hospitaliser pour la 26e fois pour d'imaginaires engourdissements et dans un ascenseur elle entend les cris d'une enfant morte depuis des décennies. Elle organise ensuite une séance de spiritisme dans sa chambre.

Vous n'avez encore rien vu, la première heure est plus tranquille que les autres, paraît-il. Dans les autres épisodes vous assisterez à des scènes d'exorcisme et de vaudou à l'hôpital, un médecin organisera un marché noir dans le



Le professeur Helmer, un Suédois détestant les Danois.

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC



Trois personnages inquiets de leur sort.

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

sous-sol, un cadavre perdra la tête et tout le monde la cherchera, un spécialiste du cancer se fera transplanter un foie malade pour mieux l'étudier, et pendant tout ce temps deux laveurs de vaisselle trisomiques commenteront l'action sous la forme d'un chœur grec. Ah oui: le ministre de la Santé visitera l'hôpital, sera attaqué par des fantômes et devra être hospitalisé.

Un mélange étonnant d'humour noir, de fantastique et d'horreur (paraît-il, quoique dans le premier épisode que nous avons vu ce n'était pas encore très horrifiant), filmé dans des couleurs délavées jaunes et vertes, avec une bande-son oppressante, des angles de caméra biscornus, bref quelque chose qui ne ressemble à rien de connu.

L'idée générale consiste à montrer le conflit entre la

science triomphante, l'arrogance des spécialistes et la haute technologie contre les forces de l'irrationnel. De nombreux commentateurs ont également tenté d'y lire plusieurs symboles: l'hôpital représente le lieu de passage entre la vie et la mort, il représente l'arrogance de la science qui ne gagnera jamais contre la mort, et ainsi de suite. Mais on soupçonne surtout Von Trier de s'être d'abord beaucoup amusé dans cette fable méchante qui joue sur nos peurs profondes.

La série est présentée depuis lundi dernier à Télé-Québec à 23h, mais chaque épisode est repris le samedi suivant à 22h30. Le premier épisode est donc présenté ce soir en reprise, et c'est l'occasion d'attraper la série au vol dès le début, avant le deuxième épisode présenté lundi le 14 septembre.

1998 1999 QUINZIÈME SAISON

## Les Violons du Roy

BERNARD LABADIE  
Direction artistique et musicale  
présentent

# Bach

## Les Suites pour orchestre

Chef: Bernard Labadie Soliste: André Papillon, flûte

Samedi 19 septembre 1998 à 20 h à l'Université McGill, Salle Pollack

**Billetterie et abonnements: (514) 398-4547**

Présenté en collaboration avec

15 ans

DONOHUE

OSM

## Natalie Choquette...

La Diva sur Broadway et au cinéma!

Une mise en scène originale, un répertoire différent, des costumes fantaisistes. Un rendez-vous musical très coloré!

Les Envotées musicales Air Canada

Mardi 15 et mercredi 16 septembre 1998, 19 h 30

Emil de Cou, chef d'orchestre  
Natalie Choquette, soprano

(Œuvres de Bernstein, Gershwin, Berger-Plamondon, Morricone, Legrand...)

UNE PRÉSENTATION DE  
**AIR CANADA**

CO-MANDATAIRE  
Succession J.A. De Sève

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL

OSM

Un tout nouveau spectacle avec l'OSM!

Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts

Billets: OSM: 842-9951

Admission: 790-1245  
Place des Arts: 842-2112

CKAC 730

La Presse

## ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL 1998-99

ALEXANDER BROTT Fondateur/Chef Boris Brott Chef adjoint Denis Brott Directeur artistique

Commanditaire corporatif principal

14 SEPTEMBRE

Handel: WATER MUSIC et MUSIC FOR THE ROYAL FIREWORKS (intégral)

1er FÉVRIER

CONCERT

BEETHOVEN

Triple Concerto Opus 56

5e Symphonie

15 MARS

QUATUOR DE GUITARES LOS ROMEROS

Rodrigo: Concerto Andaluz

Ginastera: Variations

Concertantes

12 OCTOBRE

VIENNA BOYS' CHOIR

Concert 500e anniversaire / Orchestre de Chambre de Vienne

Chef d'orchestre: Agnès Grossmann

Vienna Men's Choir à la Basilique Notre-Dame

présenté par Sprint Canada

12 AVRIL

MARC-ANDRÉ HAMELIN

Haydn: Concerto de piano

Bartok: Divertimento pour cordes

Afin de célébrer le 50e anniversaire de la mort de Richard Strauss: le Sextuor pour cordes, extrait de Capriccio

2 NOVEMBRE

HAKAN HARDENBURGER:

Trompettiste suédois sensationnel

Haydn: Concerto pour trompette

23 NOVEMBRE

« MESSIE »

Suzie Leblanc, soprano

Daniel Taylor, contre-ténor

Benjamin Butterfield, ténor

Simon Kirkbride, basse-baryton

Chœur: Cathédrale Christ Church

Dir. Patrick Wedd

À la Cathédrale Christ Church

10 MAI

ITZHAK PERLMAN

violin

Concert Mozart

Renseignements Orchestre de Chambre McGill (514) 487-5190

Place des Arts (514) 842-2112 Admission (514) 790-1245

Tous les concerts ont lieu au Théâtre Maisonneuve, sauf indications contraires. Artistes et programmes sujets à changement

ABONNEMENTS pour 8 concerts

(TPS, TVQ et redevance à la Place des Arts incluses)

Parterre et corbeille.....238,30 \$

Balcon.....181,76 \$

Jeunes adultes (entre 20 et 30 ans) avec I.D.....159 \$

Étudiants avec I.D.....135 \$

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Tél.: ( ) \_\_\_\_\_

OU utilisez votre CARTE VISA

Numéro \_\_\_\_\_ Date d'exp \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

Veuillez inclure votre chèque et une enveloppe adressée et affranchie et poster à:

Orchestre de Chambre McGill 5459, avenue Earncliffe Montréal (Qué.) H3X 2P8

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

# Imaginer le théâtre sur une musique géniale

## Boulez dirige l'orchestre de Chicago dans un programme opératique éblouissant

FRANÇOIS TOUSIGNANT

### BLUEBEARD'S CASTLE

Béla Bartók: A Kékszakállú herceg vára (*Le Château de Barbe-Bleue*), opéra en un acte sur un livret de Béla Balász, Judith; Jessye Norman; Barbe-Bleue: Laszlo Polgar; Narrateur du Prologue: Nicholas Simon; Orchestre symphonique de Chicago, dir. Pierre Boulez. Durée: 58 min. 02. DGG 447 040-2

Au tournant du siècle, les compositeurs d'Allemagne et ceux de l'Empire austro-hongrois se détournent des formes ampoulées et des sujets frivoles qui caractérisent une certaine production dont le *Marta*, de Florent Schmitt, est un bon représentant de même que les ampoulées wagnériennes comme le *Guntram* de Richard Strauss. On trouve aussi «frivole» la grande part du verisme italien joué à Vienne et on se désole du goût «Kakanién», l'expression est de Musil. Plus que le théâtre extérieur et démonstratif, on cherche, dans la foulée des aphorismes de Nietzsche et les balbutiements de Freud, une représentation des pulsions profondes de la psyché à mettre en scène.

Richard Strauss lui-même, en collaboration avec Hugo von Hofmannstall, va ouvrir le bal de toute une nouvelle génération d'opéra en un acte, à action ramassée et peu de personnages (cela compense les dépenses de l'orchestre volumineux). *Salomé*, plus que *Cavalleria Rusticana* ou *I Pagliacci*, va devenir le cri de ralliement d'une nouvelle génération de compositeurs attirés par la scène — et qui auront tous une chose en commun: leur horreur de l'opérette.

On voit donc éclore toute une série d'œuvres fortes et variées, allant des monodrames de Schoenberg (*Erwartung* et *Die Glückliche Hand*) au charmant *Ariadne auf Naxos* de Strauss, en passant par le *Wozzeck* de Berg (bien que noté en trois actes, l'opéra est initialement prévu pour être joué sans interruption, d'un seul tenant, ce que justifie la brièveté de l'œuvre). Dans cette foulée, à laquelle il faut ajouter un désir nationaliste hongrois ardent, s'inscrit,



Pierre Boulez étonne encore par la précision et la clarté qu'il insuffle à L'Orchestre de Chicago

torse noir et splendide, le *Château de Barbe-Bleue* de Bartók.

### Un livret simple et symbolique

Bien que basé sur le conte relaté par Perrault, le livret est moins tourné vers la découverte de la sexualité (la tache de sang qui ne s'efface pas de la clé) que par le désir — malheureusement impossible — de fusion passionnelle et de confiance absolue, de la destruction de l'homme qui perd son jardin secret et dont la reddition au désir féminin n'entraîne que sa perte, comme celle de l'épouse d'ailleurs. Monde sans issue, théâtre joué dans une salle noire et humide qui ne sera éclairée que par la lumière des sept portes qui s'ouvrent aux pressions de Judith avant que celle-ci rejoigne éternellement les trois autres épouses.

Oui, il n'y a que quatre femmes dans ce *Barbe-Bleue*-là, qui correspondent aux quatre périodes de la vie. La première, l'aurore; la seconde, le midi; la troisième, le soir et la quatrième, la nuit, celle de présent ouvrage.

Scénario hautement précis et symbolique que celui imaginé par le poète

Balász. Chacune des portes s'ouvre sur un aspect des richesses de *Barbe-Bleue*. La salle de torture, la salle d'armes, la chambre des trésors, le jardin magnifique, l'océan de larmes et, finalement, celle des épouses qui sortiront couronner Judith pour la ramener avec elle. Attention cependant, tout cela se passe dans un environnement de murs sanglants et gémissant douloureusement.

La musique peut donc se caractériser fortement et Bartók y arrive génialement. La structure même est simple, comme celle du conte ou du mythe, portant encore plus l'auditeur vers les profondeurs des zones de signifiants. Même pour qui ne comprend pas le hongrois — langue dont le rythme si spécial a été à la base de la rythmique si particulière du compositeur —, suivre le livret à l'audition reste chose aisée sans détourner l'attention du propos musical.

### Plus une vision d'oratorio que de scène

Et quelle musique! Pierre Boulez arrive encore à étonner par la précision et la clarté qu'il insuffle à L'Orchestre de

Chicago. Balance sonore, exactitude rythmique, une version cristalline (au sens de la pureté et la solidité des cristaux), d'une splendeur minérale qui frise la perfection.

La réalisation des motifs mérite mention. On est loin des poteaux indicateurs de monsieur Croche, un laisser-aller dans lequel tombent bien des chefs. On sent plutôt leur nécessité, et les retours deviennent alors autant de nécessité de l'expression dramatique (cette fascinante combinaison de théâtre et de musique).

Car il y a des problèmes. Dans les violons surtout, qui parfois tirent un peu la note sans jamais réellement l'atteindre. Curieux que le chef, dont l'oreille n'a que peu d'égale, ait laissé passer ces petits flottements. Par contre, les cuivres et les bois sont au-dessus de tout reproche. La magnificence et la puissance absolues, sans excès de mauvais goût ni de grossièreté facile.

La pudeur de Boulez fait un énorme miracle: Jessye Norman, j'ai ré-écouté bien des belles pages avec elle et je dois admettre qu'on trouve ici la diva dans ce qu'elle a de meilleur. Tout, incroyablement tout est parfait. Elle avait déjà affirmé, il y a quelque temps, que son art se trouvait à son meilleur dans les quatre derniers lieder de Strauss et dans sa Femme de l'*Erwartung*.

C'est qu'elle ne savait pas qu'elle pouvait se surpasser. Contenu par le bâton inflexible de Boulez, la voix se met au service de l'œuvre et du personnage. Sans débordement, elle fait sortir la passion, la crainte ou l'effroi, le désir et l'amour des haut-parleurs avec une telle sincérité et un si grand naturel qu'on veut tout de suite remettre le disque dans son lecteur tant l'opéra, qui dure une heure, semble bref.

Son collègue, s'il a aussi une belle voix et un timbre idoine au personnage, n'arrive pas à convaincre autant, sauf à la scène finale, celle de l'effondrement après l'extase. Il faut admettre que la mémoire garde encore vivante l'incarnation idéale de Dietrich Fisher-Dieskau, un moment fort de la carrière du baryton.

Ne pensez pas que cela dépareille l'enregistrement, au contraire: on devine presque qu'à la scène, il doit être fort

présent. Voilà, le mot est lâché sur ce qui empêche l'adhésion sans réserve à cette version: la minceur du souffle théâtral. Pourtant, Boulez s'y connaît bien en temps musical et temps théâtral, ses Wagner en sont la preuve.

Mais il ne semble pas avoir digéré la succession des tableaux. Lui qui d'habitude se bat contre l'opéra à numéros fait un peu de ce *Barbe-Bleue* une simple suite de séquences, admirablement mise en place. L'autonomie et la «personnalité» de chaque tableau (de

chaque porte en fait) priment aux dépens du déroulement implacable de la roue du Destin.

Peut-être ce ciment ne saurait-il se retrouver qu'en spectacle, alors que les «déficiences» musicales sont (largement) compensées par la mise en scène et la scénographie. Il faut alors se forcer à se faire son propre théâtre. Donc, revenez au livret et utilisez votre imagination: faites-vous du théâtre. La trame qui vous est proposée est d'une telle grandeur que cela vous sera un plaisir.

15<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE • SAISON 1998-1999

## I MUSICI de Montréal

Yuli Turovsky, directeur artistique

### Série Concerts-Événements

Premier concert 21 octobre 20 h

OLIVER JONES  
HENRI BRASSARD

Œuvres de Ellington et Gershwin pour deux pianos et cordes

### Série OGILVY

Découvrez une série de six concerts en matinée à 11 h ou à l'heure de pointe à 17 h 45 le jeudi ou le vendredi à la salle Tudor chez Ogilvy

Faites l'essai les 17 et 18 septembre

Valses et Musique de Nuit  
Œuvres de Anton Dvorak

Informations et brochure: 982-6038

COMMANDITAIRE PRINCIPAL  
NORTEL  
BANQUE LAURENTIENNE  
OGILVY

Tentez l'expérience du baroque pour aussi peu que 20\$

## Arion

Ensemble de musique ancienne aux instruments d'époque

Premier de cinq concerts

### Ouvertures allemandes

MUFFAT, BACH, HENDEL ET TELEMANN

18 et 19 septembre 1998, 20h  
Salle Redpath de l'Université McGill

20 septembre 1998, 14h  
Théâtre Paul-Desmarais du Centre canadien d'architecture

18<sup>e</sup> saison 1998-1999  
Abonnement: 5 concerts pour 80\$  
Réservations: (514) 355-1825

Sur présentation de cette publicité, les 20 premières personnes qui se présenteront au premier concert de la saison recevront gratuitement un disque d'Arion

Gagnez au concours «C'est bien meilleur le baroque»

Abonnements à la saison 1998-1999 ou Discographie complète d'Arion (10 CD)

Transmettez-nous vos nom et coordonnées complètes par fax (514) 355-5628 ou par courrier électronique arion@early-music.com

## Saison 9899

### THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

TEO SPYCHALSKI, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Abonnez-vous à nous!

COMPAGNIES EN ACCUEIL

THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO, en collaboration avec la Veillée  
25 novembre au 5 décembre 1998  
**LE MOINE**  
De Matthew Gregory Lewis  
Traduction Antonin Artaud  
Adaptation et mise en scène André Perrier

CARRÉ THÉÂTRE DU VIEUX-LONGUEUIL  
11 au 27 février 1999  
**MADAME BLAVATSKY, SPIRITE**  
De Jovette Marchesseault  
Mise en scène Daniel Simard  
Avec Catherine Bégin, Anouk Simard, Robert Lavoie, Paul Dion, Michel-André Cardin

THÉÂTRE LE BOLERO  
15 avril au 2 mai 1999  
**FEROCE**  
De Christian Fortin  
Mise en scène Jacques Rossi  
Avec Mario Borges, Manon Lussier et deux autres comédiens

Dans le Théâtre intime  
(Ces spectacles ne font pas partie de l'abonnement)

THÉÂTRE DU CONTE AMER (de France)  
1<sup>er</sup> au 10 octobre 1998  
**LAUTREAMONT - LES CHANTS DE MALDOROR**  
(Dédale III: Naufrages et Passions)  
Mise en scène Marc Zarnoit  
Avec Ophélie Teillaud, Mark Zammit

PRODUCTIONS NATHALIE BARABÉ  
14 au 30 janvier 1999  
**LA PRINCESSE BLANCHE**  
De Rainer Maria Rilke  
Mise en scène Nathalie Barabé  
Avec Anie Pascale, Nathalie Barabé et un autre comédien

COMPAGNIE JANVIER TOUPIN  
THÉÂTRE D'ENVERGURE  
2 mars au 24 avril 1999  
**LA PORTE GRISE ET CREVASSEE**  
Inspirée de l'œuvre de Claude Gauvreau  
Mise en scène Patrice Dubois  
Avec Dany Michaud et Brigitte Saint-Aubin  
Marie-Josée Normand, Patrice Dubois

27 avril au 15 mai 1999  
**LA DERNIÈRE AUDITION**  
De Benoît Pelletier  
Mise en scène Jean-Michel Lamothe  
Avec Nicolas Saccitelle

29 septembre au 18 octobre 1998  
**LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ**  
D'après William Shakespeare  
Scénario et mise en scène Oleg Kisseliov (metteur en scène invité)  
Avec Karyne Lemieux, Noémie Godin-Vigneau, Héroïse Depocas, Maria Monakhova, Reynald Bouchard, Patrice Gagnon, Pascal Auclair, Patrice Savard, Richard Lemire, Dominick Thurber, Michel-André Cardin

17 novembre au 13 décembre 1998  
(Dans le Théâtre intime)  
**LA FEMME COMME CHAMP DE BATAILLE**  
De Matej Viskic  
Mise en scène Claude Lemieux  
Avec Tania Kontoyanni et Cary Lawrence

13 janvier au 7 février 1999  
**LES BONNES**  
De Jean Genet  
Mise en scène Carmen Jolin  
Avec Frédérique Collin, Patricia Nolin et Joëlle Morin

### Carte-abonnement

Un choix parmi 6 spectacles

Choix de 3 spectacles: 46,50 \$ (15,50 \$/spect.)  
Étudiants, aînés: 42 \$ (14 \$/spect.)

Choix de 4 spectacles: 58 \$ (14,50 \$/spect.)  
Étudiants, aînés: 54 \$ (13,50 \$/spect.)

(Taxes incluses. Une fois la carte en main, il suffit de réserver 3 jours à l'avance.)  
Consultez notre dépliant de saison

526-6582

## Perceval, la quête du Graal

Daniel Taylor, haute-contre, dans le rôle-titre

NOUVELLE CRÉATION avec 10 musiciens sur scène!

«La Nef revisite le Moyen-Âge à la lumière de notre sensibilité» — Alain Bénard

Conception et musique originale: Sylvain Bergeron  
Mise en scène: Claire Gignac

Lundi 28 septembre 1998 - 20 h

chaîne culturelle  
Radio-Canada

Desjardins

Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est

production Le Groupe de la Veillée

## Le Songe d'une nuit d'été

d'après William Shakespeare

Scénario et mise en scène Oleg Kisseliov  
avec Karyne Lemieux, Noémie Godin-Vigneau, Héroïse Depocas, Maria Monakhova, Reynald Bouchard, Patrice Gagnon, Pascal Auclair, Patrice Savard, Richard Lemire, Dominick Thurber, Michel-André Cardin.

Scénographie Oleg Kisseliov • Éclairages Michel Saint-Amant  
Costumes Oleg Kisseliov et Anna Biro

29 septembre au 18 octobre 1998

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE  
1371, rue Ontario Est  
Réservations 526-6582  
Réseau Admission 790-1245